

Bouffée délirante.

Psychose hystérique aiguë
ou schizophrénie débutante ?

Eric et José

Histoires de cas. Szondi et Rorschach. Monographie.

Jean Mélon, 1969

Les deux patients dont nous rapportons l'histoire et l'observation, se sont trouvés par un pur hasard, rassemblés dans le même service, à la même époque.

L'un et l'autre possédaient un talent pictural certain.

Partageant les mêmes passions, les mêmes désirs, les mêmes inquiétudes, (et, toujours par hasard, le même thérapeute), ils se sont abondamment fréquentés, échangeant aussi bien leurs idées, leurs toiles et leurs tubes, que les horions et parfois, les coups.

José portait, quand nous l'avons connu, l'étiquette de schizophrène. Il est reparti avec celle d'artiste lunatique et bohème, né trop tard dans un monde trop vieux.

Eric venait précédé d'une réputation d'adolescent difficile, révolté, intraitable, et du diagnostic de troubles caractériels simples. Il a fallu malheureusement le considérer comme un schizophrène.

HISTOIRE D'ERIC.



I.

Eric S.. est né au Congo, le 21 mai 1953. Il est l'ainé d'une famille de trois enfants. Ses deux frères sont âgés de 14 ans et 6 mois.

Le père exerçait les fonctions de juge d'instruction dans l'administration judiciaire coloniale. Son travail l'obligeait à de fréquents déplacements.

De la période congolaise, Eric garde peu de souvenirs.

Il a retenu que son père était rarement présent à la maison, que sa mère s'en plaignait, que ses parents déménageaient souvent et que lui-même a fréquenté au moins quatre écoles différentes en l'espace de deux ans.

En 1960, l'accession de la colonie à l'indépendance oblige la famille à rentrer en Belgique.

L'année 1961 est marquée par les difficultés de la réadaptation. Le père trouve difficilement du travail. Il hésite à se fixer. La situation financière est critique. La valse des déménagements continue.

Madame S.. nous confiera que son mari a présenté à cette époque une bouffée confusionnelle(?) qui a nécessité une hospitalisation prolongée.

Après une année de deboires, le père obtient finalement une charge honorable dans la magistrature. La famille s'installe à Mons. La mère reçoit un poste de professeur de français dans l'enseignement moyen.

Nous retiendrons que jusqu'ici, l'enfance d'Eric a été assez ballotée, dans l'espace tout au moins, entre un père absent et une mère insatisfaite.

A l'âge de 8 ans, Eric fait une chute sur la tête, d'une hauteur de deux mètres. Il n'y a pas de perte de connaissance immédiate. Une radiographie du crâne montre qu'il existe une fracture. Quelques jours plus tard, l'enfant développe un syndrome d'hypertension intracrânienne, avec céphalées, vomissements et obnubilation de la conscience. Il est hospitalisé durant une dizaine de jours. Son état s'améliorant de façon spontanée, aucune intervention ne sera entreprise.

Après un mois de convalescence, Eric retourne à l'école. Son comportement, au dire de l'instituteur et des parents, s'est modifié considérablement. Il est devenu hargneux, bagarreur et grossier. Il pique des colères redoutables pour les motifs les plus futiles. Il se roule par terre, déchire ses vêtements, hurle des cris de rage et sanglote convulsivement.

Les examens électroencéphalographiques pratiqués à l'époque déceleront des anomalies dont nous ignorons la nature.

La scolarité se poursuit pourtant sans aléas majeurs.

A 12 ans, il termine ses études primaires avec 80% des points. Entre 12 et 14 ans, les troubles caractériels s'atténuent. Les crises de colère ont pratiquement disparu. Ses professeurs le considèrent comme un garçon intelligent et travailleur. On le cite en exemple.

L'été 67 le voit grandir de façon spectaculaire. Il "pousse" de trente centimètres en deux mois. Cette crise pubertaire accélérée ne va pas sans altérer modérément son état de santé. Il est moins vigoureux, plus intolérant à l'effort. Il ne se trouve pas beau, avec sa tête d'oiseau perchée sur un corps d'échalas. Il entame cette année là sa troisième latine.

Une nouvelle fois, son comportement change. Il est ombrageux, susceptible, colérique et extrêmement indiscipliné. Il est plusieurs fois renvoyé du collège.

Les modifications caractérielles se trouvant être contemporaines de la crise de croissance pubertaire, elles lui sont naturellement attribuées.

Cependant, un événement d'un autre ordre s'est produit à la même époque. Eric a surpris son père au bras d'une jeune femme. Il a remarqué par ailleurs que ses parents vivaient depuis quelque temps dans un climat de tension et d'hostilité réciproque.

Il a d'emblée chargé son père de la responsabilité de l'adultère, mais il n'ose pas d'abord manifester ouvertement sa désapprobation. Il confie toutefois son chagrin à sa mère qui s'empresse de pleurer avec lui.

Parallèlement à l'exacerbation des troubles caractériels, se développe un état dépressif qui aboutit en décembre 68, à une tentative de suicide par absorption d'aspirine. Pendant un mois, il subit une cure de sommeil en clinique.

Entretemps, son père a compris la leçon et rompu sa liaison. Loin d'apporter l'apaisement, ce geste provoque le mépris et la haine du fils.

Son père est un "couillon", un "capitulard", un pâle type qui dépose les armes au premier ultimatum. Aucun mot ne peut exprimer l'immense dégoût qu'Eric éprouve à son égard. Et il se charge de prouver ses sentiments à son cher papa. Il commence par balayer son bureau de toutes les piles de dossiers administratifs, déchire ses papiers sans égards pour leur qualité judiciaire, vide les tiroirs, défonce les portes. Un beau jour, comme son père lui demande d'aller chercher une bouteille de lait au frigo, il a la désagréable surprise de voir surgir à travers la porte du salon cinq à six bouteilles qui vont s'écraser avec fracas sur le mur d'en face. Aujourd'hui, il ne reste plus beaucoup de portes entières dans la maison familiale. Presque tout le mobilier a dû être réparé ou remplacé.

A la fin du mois de février 69, la mère accouche de son troisième garçon. Eric apprend la nouvelle alors qu'il se trouve sur les bancs de l'école. Il se lève en sursaut et quitte la salle de cours dans un état d'excitation extrême. Il traverse la ville au pas de course et débouche exténué dans la chambre où sa mère vient d'être installée. Sans un regard pour elle, il se précipite sur le bébé, s'en saisit et le garde serré contre sa poitrine. Il le gardera ainsi pendant des heures, murmurant sans arrêt: "mon enfant, mon enfant", sous les yeux de la mère abasourdie.

Nous n'apprendrons cet épisode que tardivement, par la bouche même d'Eric qui s'en souvient très bien mais ne l'explique pas.

Depuis la naissance de son frère, il a souvent rêvé qu'il l'étranglait et que l'enfant gisait livide sur un drap blanc taché de sang.

C'est l'expression de ce frère mort, auquel il s'identifie lui-même, qu'il a tenté de fixer sur la toile, un jour où nous lui demandions de peindre son cauchemar. (tableau 2)

Il semble bien qu'à partir de l'accouchement, son agressivité vise indistinctement les deux parents. La mère cesse d'être épargnée, bien qu'elle garde son statut de victime. Eric la giflera quelque fois mais il ne la brutalisera jamais autant que son père.

C'est un peu après que celui-ci aura été copieusement rossé à coups de bouteille par son fils, que les parents à bout de souffle se décident à passer la main au psychiatre.



II.

Le premier psychiatre consulté adopte une position très directive. L'enfant est à l'âge ingrat; il faut lui trouver son maître. Puisque les parents ne peuvent pas assumer ce rôle, on l'enverra en Suisse, dans un institut rompu au dressage des adolescents récalcitrants. Il part donc pour Champery. Il y reste deux mois et fait deux fugues. A la troisième, le directeur de l'établissement se refuse à le garder plus longtemps. Eric rentre en Belgique et reprend les cours à mi-temps.

Au mois d'avril, il fait un voyage à Londres, avec un groupe scolaire. Il y reste une dizaine de jours, sur lesquels plane le mystère le plus complet. Il a parlé plusieurs fois d'une aventure malheureuse dont il a, jusqu'à présent, refusé de s'ouvrir sur les détails. Le seul fait sûr est qu'il a dépensé tout son argent de poche à se constituer une garde robe très fournie en vêtements hippies dans le plus pur style "in".

Au retour de Londres, il est très déprimé. Il ne parle plus, ne mange plus, se retire dans sa chambre et refuse de fournir le moindre travail.

Après quelques jours d'isolement, il disparaît. Il fait une fugue à Paris, où il va rester trois jours. Il travaille la première nuit comme plongeur dans un café. Le lendemain, il s'installe sur les trottoirs de Montmartre et gagne quelques francs en réalisant des portraits minute. Il fait la connaissance d'un groupe d'artistes en rupture de ban avec la société de consommation, qui l'invitent à se joindre à eux. Il passe sa dernière journée parisienne en compagnie de ces "gens merveilleux qui n'ont rien et qui donnent tout". Au matin du quatrième jour, il est pris d'un remords subit en pensant que ses parents ignorent où il se trouve. Il saute dans le premier train et regagne le toit familial, où il est accueilli comme l'enfant prodigue, une fois de plus.

La nostalgie de Paris ne le quittera plus. Paris est devenu un mot magique, synonyme d'espoir, de bonheur ineffable, de paix paradisiaque. Il nous en parlera souvent avec des accents de foi naïve étonnants. L'artiste parisien, superbement isolé dans un monde hostile qu'il méprise souverainement, représente un modèle d'identification idéal. Chaque fois que l'angoisse le submerge, Eric est à deux doigts de monter dans le premier train pour Paris. Jusqu'aujourd'hui, il ne l'a pas fait, comme si la peur de constater que sa première expérience n'était qu'un rêve irréel, le retenait de la renouveler. Par deux fois, il ira jusqu'à acheter le billet de chemin de fer, qu'il déchirera quelques instants plus tard, dans un accès de rage désespérée.

Malgré tout, il termine tant bien que mal sa quatrième latine. Ses parents ont supplié les professeurs de ne pas lui infliger d'échec. Il franchit donc le cap, plus par faveur que par mérite. Mais il n'est pas dupe. Son désespoir est d'autant plus vif que son frère, âgé de 14 ans, réussit brillamment. Il s'en est fallu de peu qu'ils se rejoignent.

Les grandes vacances sont là. Eric s'ennuie mortellement. Depuis quelques mois, il suivait très irrégulièrement des cours du soir à l'Académie. Il les a vite abandonnés. Pourtant, la peinture reste le seul domaine où il conserve un quelconque espoir de réussite. Pour le reste, sa vie lui apparaît comme un énorme fiasco. Il a 16 ans.



III.

Il admet tout au plus qu'il est malade "pour les autres", puisqu'il n'est pas normal, pour un jeune homme de bonne famille, de "casser la gueule" de ses parents. Pour tous renseignements complémentaires, nous sommes priés de nous informer auprès des intéressés, "qui ont la gentillesse de le faire enfermer avec les fous".

Nous sommes donc amenés à nous entretenir avec Monsieur et Madame S... Le père est un homme mince et voûté, qui porte lunettes et moustaches. Il est visiblement très ému, au point de ne pouvoir émettre aucune parole. Il laisse parler son épouse. Après quelques minutes, où il n'a cessé de se ronger les pouces, il demande la permission de sortir. Nous ne le reverrons plus.

La mère par contre est prolix. Son débit est haché par le refoulement des sanglots. C'est une femme mince, manifestement hyperémotive, qui porte d'épais verres fumés. Elle conte l'histoire de son fils sans souci d'ordre chronologique, noyant chaque épisode dans une foule de détails insignifiants. Elle proteste constamment de ses sentiments de véritable adoration à l'égard de son enfant. Nous n'avons pas encore ouvert la bouche qu'elle se dit convaincue que nous le sauverons, ne fût-ce que parce que nous sommes jeune comme lui. Enfin, "pour nous faire une avance", elle nous apporte le diagnostic: "Eric a le complexe d'Oedipe".

La première semaine de son séjour s'écoule sans histoire. Il paraît bien s'adapter et recherche le contact des autres patients et des infirmières. Il se montre enjoué et taquin, et semble cabotiner par plaisir. Il fait rire les uns et dérange les autres. Il fait mine de nous ignorer. Nous lui consacrons d'ailleurs fort peu de temps. Jusqu'au jour où il arrache le chambranle de la porte de la cuisine et déterre deux plantes vertes qui buvaient paisiblement le so-

Il annonce qu'il ne reprendra pas les cours l'année suivante.

Il veut bien peindre, à la condition de ne recevoir des leçons de personne.

Ou bien il est un génie, ou bien il n'est rien.

S'il est un génie, il n'a pas besoin de professeur.

Si son génie n'est pas reconnu, il se tuera.

Le dilemme est simple.

Devant la détermination de leur fils à poser les problèmes en termes aussi radicalement simplistes, les parents s'affolent et appellent une nouvelle fois les psychiatres à la rescousse.

Eric entre dans notre service le 1 aout 1969.

C'est un jeune homme de grande taille, correctement habillé, avec une touche fantaisiste. Il ne paraît pas anxieux. Il s'exprime avec aisance, dans une langue riche et imagée, sur un ton persifleur. L'intelligence est supérieure à la moyenne.

Il refuse d'abord de s'expliquer sur les raisons de sa présence dans un hopital psychiatrique.

leil dans le hall.

Il nous reçoit grossièrement, sur un ton extrêmement agressif, annonçant que s'il doit démolir l'hôpital pour obtenir qu'on s'occupe de lui, nous allons être servi, car il est expert en la matière.

Jusqu'ici, au vu du comportement d'Eric à l'intérieur de la salle, nous étions tentés de prendre son histoire antérieure cum grano salis. L'entretien avec les parents nous les avait fait apparaître comme plus perturbés que leur fils. Si la crise d'originalité juvénile dépassait parfois la mesure, il nous semblait logique d'y voir les effets obligés de la névrose parentale. Les troubles caracté-riels ne paraissaient pas trouver ailleurs leur origine, puisqu'il suffisait de tenir l'adolescent à l'écart de sa famille, dans un milieu suffisamment libéral, pour qu'il se métamorphose rapidement.

Il va se charger de démentir notre optimisme. Il ne démolira pas l'hôpital; il se démolira lui-même. Il s'énevire plusieurs jours de suite. Tout l'argent que sa mère lui a laissé passe dans l'alcool et les machines à sous. Il déchire les quelques toiles qu'il avait emportées dans ses bagages. Il s'ouvre les veines à deux reprises. Ces simulacres de suicide s'accompagnent d'un théâtralisme outrancier. Un soir, il entre au salon pendant que les autres patients sont occupés à dîner. Il saisit un couteau et se taillade les deux poignets. Ensuite il se plante au milieu du salon, étend les bras en éventail et regarde imperturbablement le sang éclabousser le sol. L'aventure se termine quelques minutes plus tard à la salle de pansements où il se laisse conduire docilement par une infirmière. Ce comportement amène les autres patients à prendre une position hostile à son égard. Pour la plupart des infirmières, c'est un sale enfant gâté.

Sa mauvaise humeur croit d'autant. Il se sent rejeté et se défend comme il peut; par la bouderie, les sarcasmes, les gros mots, et surtout, à ce moment, par le refuge dans l'alcool.



Il téléphone souvent à ses parents, pour qu'ils le tirent de là au plus vite. Devant leurs hésitations, il les abreuve d'injures et interrompt rapidement la communication.

C'est dans ces conditions que nous cherchons à établir une relation avec lui. Les débuts sont pénibles. Nous représentons par excellence le mauvais personnage, celui qui "traite" les autres. Il essaie constamment de nous provoquer de façon à être rejeté complètement. Il nous tient des discours grandiloquents où sa mégalomanie se donne libre cours. Lui, le génie provisoirement enfermé, connaîtra bientôt une gloire éclatante pendant que nous, petit psychiatre minable, croupirons bêtement dans un asile de province. Pendant une semaine, il nous tient, des heures durant, des propos de ce genre. Nous nous gardons d'interrompre ses monologues et nous répondons de bonne grâce à ses appels de plus en plus fréquents. Nous l'écoutons patiemment avec une attention forcée jusqu'à ce qu'il s'énerve de notre tolérance et nous congédie.

Entretiens, nous lui avons administré du Tegretol, sans grande conviction, dans l'hypothèse où les troubles caractériels seraient d'origine épileptique, en raison des antécédents de traumatisme crânien. Ce traitement nous a paru d'une efficacité douteuse. Par ailleurs, l'EEG n'a pas mis en évidence des signes de comitialité. Par contre, les réponses apportées au Rorschach étaient inquiétantes. Elles avaient fait l'objet d'une discussion animée entre les médecins du service. Le diagnostic d'hébétéphrénie avait été retenu comme très plausible. Un traitement d'épreuve au Majeptil avait été proposé. Malgré ces bons conseils, nous nous sommes acharné à croire que la psychothérapie à elle seule pouvait réussir à tirer notre patient de l'ornière, en quoi notre suffisance devait bientôt trouver un nouveau démenti.

Nous avons cependant recueilli des raisons d'espérer pendant un temps.

Après nous avoir tenu tête une semaine, Eric s'écroule. Son attitude se modifie de manière radicale. Il cesse de porter le masque de la morgue ombrageuse. Il nous raconte son histoire par le menu. Il pleure comme un enfant. Il téléphone à ses parents pour implorer leur pardon. Sa carapace fond d'un coup.

Il s'installe devant son chevalet, pour la première fois depuis son entrée au service. Comme il continue à rêver du meurtre de son petit frère, nous l'incitons à se libérer de ses obsessions en les fixant sur la toile. Il produit ainsi cinq tableaux du même style dans des tons gris, blancs et noirs, avec quelques touches de rouge. Il n'ose pas aborder la couleur parce qu'elle lui fait peur. Les 5 tableaux montrent chacun un visage livide, tantôt celui du père, tantôt celui du frère. La mère ne sera jamais représentée.

Cette période est marquée par une flambée d'amours fugaces. Il tombe simultanément amoureux de presque toutes les femmes du service, des plus jeunes aux plus âgées. Il leur envoie des lettres enflammées. Il nous explique qu'en adressant plusieurs lettres de contenu identique à un grand nombre de femmes différentes rassemblées en un même endroit, leurs effets s'annulent réciproquement. De cette façon, il peut aimer vraiment ces femmes inaccessibles, leur déclarer sans ambages et ne craindre aucune réciprocité, puisque



V.

l'entreprise est tellement loufoque, que personne ne croira jamais à la sincérité de ses sentiments. Ces rationalisations curieuses nous laissent perplexes. Nous l'encourageons à poursuivre sa production picturale et nous lui demandons à se risquer à la couleur et à des compositions plus élaborées. Il peint alors le tableau IV, mosaïque étonnante où sa hantise d'un monde déchiqueté, pétrifié, happé par la mort sur le vif, s'exprime de manière crue et brutale. Trois tableaux de la même veine suivront. Le personnage du tableau I qui fait partie de cette série, est un autoportrait d'une fidélité psychologique assez extraordinaire pour qui a connu Eric.

Ce visage blanchi par une angoisse mortifère exprime avec une intensité presque insoutenable, le rugissement désespéré du petit félin pris au piège.

C'est le moment où il fréquente assidument José, autre peintre maudit qui occupe une chambre voisine.

Par un malencontreux hasard, José est aussi notre patient. Eric admire beaucoup les compositions abstrai-

tes de José. Il lui demande des conseils. Un jour, il sollicite le jugement de José sur ses peintures. Celui-ci a le malheur de répondre qu'elles conviendraient bien pour confectionner un plafond, à condition qu'on les retourne. José aura beau se rétracter, Eric est foudroyé. Il faut de toute urgence évacuer ses toiles pour éviter qu'il les détruise. Il nous convoque pour nous dire que nous sommes un infâme bonimenteur, que nous cultivons ses illusions par satanisme, alors que nous savons très bien que sa peinture ne vaut rien, et que d'ailleurs, NOUS PREFERONS CELLE DE JOSE.

Nous parvenons à l'apaiser mais il faut bien nous rendre à l'évidence: le point sensible est atteint.

Ce jour là, Eric disparaît tout l'après-midi. A son retour, il est en proie à une anxiété telle que nous le soupçonnons de forcer la note. Il nous dit que quelqu'un l'a suivi depuis sa sortie de l'hôpital. Nous apprendrons plus tard que cette obsession d'être suivi s'est manifestée pour la première fois peu après son retour de Londres. Nous l'amenons à critiquer ses "idées", et comme il y parvient facilement, nous minimisons l'incident. Deux jours plus tard, à l'occasion d'une petite fête donnée dans le service à l'occasion de notre départ prochain, il fait une crise d'angoisse aiguë. Il prétend que toutes les personnes présentes ce soir-là n'ont pas cessé de le regarder et de médire de sa personne. Le lendemain, l'angoisse le reprend au réveil. Elle l'opprime d'abord de façon lancinante, puis progressivement l'envahit pour devenir insupportable à la tombée de la nuit. Au début, moyennant une présence de plus en plus prolongée, nous parvenons à éviter les paroxysmes, mais bientôt, ce n'est plus possible.

C'est vers cette époque qu'il confectionne en quelques minutes, le tableau 3, dont l'intensité expressive se passe de commentaires. C'est alors également que la tentation de fuir à Paris est la plus forte. Les billets de chemin de fer déchirés datent de ce moment. Nous nous décidons finalement à entreprendre la cure au Majeptil, initialement conseillée. Le résultat est rapide. L'angoisse est immédiatement décapitée. Le contact est à nouveau possible. Il nous confie que sa peur d'être suivi correspond à l'idée délirante d'être traqué par des homosexuels dont il ignore l'identité.

Il reprend le pinceau, par habitude, plus que par conviction. Il revient aux formes froides avec une prédilection pour les masques funéraires (tableau V) et les personnages sans visage, aux membres coupés. Le Majeptil n'a pas figé que ses muscles. La paix des cimetières succède à l'angoisse cataclysmique.

Eric restera encore un mois dans le service à absorber plus ou moins consciencieusement ses gouttes de Majeptil.

Pour les autres, il paraît sinon guéri, du moins stabilisé.

Il ne peint pratiquement plus depuis qu'il a quitté la clinique. Son dernier tableau (VI) est le seul auquel il a bien voulu donner un titre.

Cela s'intitule: "Je m'emmerde".



VI.

HISTOIRE DE JOSE.

I. AUTO PORTRAIT.

"Je l'aurais voulu
très brillant, com-
me un éclat de
verre dans le so-
leil.."

(pl.5 du test
de Rorschach)



José C.. nait à Verviers le 11 septembre 1948. C'est un prématuré de sept mois. Il pèse moins de deux kilogs. La mère meurt quelques jours après l'accouchement, de fièvre puerpérale selon la version officielle. En fait, elle s'est suicidée par défenestration au cours d'un accès confuso-anxieux, semble-t-il. Le père était âgé de 41 ans à l'époque. Il exerçait la profession de jardinier à l'armée. L'enfant est confié à la garde de sa tante, la soeur du père. Celle-ci l'entoure d'une chaude affection et l'élève comme le fils que la providence lui avait refusé jusque là. José ne sera jamais un bébé robuste, mais il surmonte rapidement le handicap de la prématurité. Son développement psychomoteur se poursuit normalement. Entretemps, le père s'est remarié. Son épouse ne lui ressemble en rien. Lui est un homme prématurément vieilli, de caractère faible, mal assuré, renfermé et pessimiste. Les parterres de la caserne sont tout son univers. Elle, par contre, a conservé quelque éclat de sa jeunesse. C'est une femme coquette, abondamment fardée, luxueusement oxygénée, qui aime sortir et fréquenter le monde des artistes. Elle y est née en quelque sorte; son père était un peintre assez connu.

Elle a vécu jusqu'alors entre Ostende et Le Zoute, entourée d'une petite cour d'artistes dilettantes dont elle fut l'égérie et autre chose encore, disent les mauvaises langues. Quelles obscures raisons l'ont poussée à épouser cet homme terne dont la seule gloire réside dans la culture des bégonias, voilà un mystère que personne n'a encore élucidé. Les mêmes mauvaises langues prétendent que les deux maisons dont monsieur C.. est propriétaire sont un argument de poids bien suffisant.

Quoiqu'il en soit, la nouvelle madame C.. réclame bientôt qu'on lui confie son beau fils. La mort dans l'âme, les parents adoptifs sont obligés de se rendre à ses exigences.

José est âgé de 21 mois. Le changement de milieu ne se fait pas sans mal. L'enfant refuse de manger. Il est opposant et grincheux. La belle-mère est autoritaire. Elle s'ingénie à le dresser, à le "façonner", suivant son expression favorite.

Dès l'âge de quatre ans, elle initie José au dessin, avec un bonheur certain.

A 12 ans, le jeune garçon paraît correspondre à l'idéal qu'on lui propose. Il vient de terminer brillamment sa sixième année primaire, et ses dessins, grâce au talent d'impresario de la mère, commencent à être connus et appréciés.

Malheureusement, cette période faste est de courte durée. Les premières années d'humanités apportent une pleine moisson d'échecs. José ne s'intéresse absolument pas au latin et encore moins aux mathématiques. Il redouble ses classes. Il acquiert vite une réputation de parfait cancre. Il végète ainsi trois ans durant dans la première année d'humanité, faisant plusieurs fois la navette entre les sections moderne et ancienne.

En peinture par contre, ses progrès sont constants. Il s'intéresse à l'art animalier et compose à 14 ans ses premières aquarelles de qualité.

Ses échecs scolaires trouvent une explication plausible dans l'opposition croissante qu'il manifeste vis à vis des exigences de sa mère. Mais un autre élément entre peut être en ligne de compte. Au moment où il entame le cycle des humanités, son père tombe gravement malade. Ce père effacé, dont il ne garde pratiquement aucun souvenir jusqu'à l'âge de 12 ans, prend brusquement une grande importance. On saura bientôt qu'il souffre d'un cancer pulmonaire et qu'il est condamné à brève échéance. José l'apprend par les indiscretions semi-volontaires de sa mère.

Il semble qu'il s'attache alors à la figure douloureusement résignée de ce père mourant, d'une affection d'autant plus forte qu'elle est totalement neuve pour lui. L'agonie va durer trois ans, soutenue par les progrès de la radiothérapie. Ce sont trois longues années pénibles. Quand José s'efforce de reconstituer les souvenirs de cette période, il en retient l'impression que sa belle mère s'est acharnée pendant tout ce temps à élargir le fossé qui le séparait de son père, en tirant argument de ses échecs scolaires répétés. Cette impression ne doit pas être sans fondement. Nous apprendrons que peu avant sa mort, le père a partiellement déshérité son fils.

José a 15 ans quand son père meurt.

Comme il est évident qu'aucun espoir ne subsiste qu'il termine un jour ses humanités, sa mère songe à l'aiguiller sur une autre voie. Elle l'inscrit à l'Institut Saint Luc, dans la section des arts plastiques.

Les débuts sont prometteurs. Le talent de José est reconnu par des professeurs réputés difficiles. Malheureusement, il est nul dans les cours généraux. Les examinateurs sont toutefois suffisamment complaisants pour lui permettre de passer en seconde année. Il est décrit comme fantasque, insouciant et paresseux, intelligent et de commerce agréable au demeurant.

Au cours de la deuxième année, son comportement se modifie de façon radicale. Il critique ouvertement les cours donnés dans l'établissement. Il accuse publiquement les professeurs d'être des imbéciles incultes et de "crétiniser" l'art. C'est le moment où il commence à s'inspirer des thèses surréalistes. Il se plonge avec passion dans la lecture des oeuvres de Breton, Eluard et Michaux. Il prend la tête d'une petite rébellion contre l'autorité, qui le fera expulser de l'Institut.

Trop heureux de recouvrer sa liberté, José retourne à Spa, où sa belle mère l'accueille fraîchement.

A l'initiative d'un professeur qui lui garde sa confiance, des démarches sont entreprises afin qu'il soit réadmis à Saint Luc. Deux essais de réintégration avortent rapidement. José se montre à chaque fois plus intraitable et plus méprisant dans ses accusations contre l'institution.

A cette époque, il donne sa première exposition au Casino de Spa. Elle connaît un franc succès. L'ensemble comprend surtout des compositions d'un style surréaliste expressionniste. La photo II montre un fragment d'une vaste toile sur le thème de l'Apocalypse. Ce visage décomposé par la haine offre une ressemblance saisissante avec celui de sa belle mère.



II.

"C'est un personnage à mettre dans du formol.."

(pl.2)

Le fait est d'autant plus révélateur que lui-même n'avait jamais fait le rapprochement avant que nous le lui ayions suggéré. Cette ressemblance ne fait pourtant aucun doute pour qui a vu ne fut ce qu'une fois la marâtre.

José a 18 ans.

Son passé scolaire est peu brillant mais c'est là son moindre souci. Il a confiance dans son talent et il "emm.. le monde entier". Cependant, les relations avec sa mère n'ont pas cessé de se dégrader. Celle-ci supporte de moins en moins le caractère indépendant et frondeur du jeune homme. Puisque ses méthodes de dressage ont échoué, elle fait appel à l'armée. Grâce aux appuis qu'elle a conservés dans les milieux militaires, elle obtient que le rebelle soit appelé prématurément sous les drapeaux. En peu de temps, José se trouve incorporé dans un régiment d'infanterie.

Il fait tant et si bien qu'une semaine plus tard, il est transféré à l'hôpital psychiatrique militaire d'Anvers.

Les psychiatres le traitent, paraît-il, sans tendresse. Le médecin chef lui apprend que "sa peinture et de la m.., c'est la même chose". Il en est cruellement humilié.

Depuis ce jour, il cesse de peindre. Il ne reprendra le pinceau que trois ans plus tard.

Il ne subit aucun traitement. Il n'est pas réformé. Il termine son temps de service en Allemagne, où sa réputation d'originalité et de "fragilité mentale" lui vaut au moins d'être laissé en paix.

Il dresse les tables au mess des officiers.

Avec la démobilisation commence une ère de tribulations qui l'amèneront à vivre une existence de parfait clochard.

Il évite par dessus tout de rencontrer sa mère. Il débarque à Liège où rien ni personne ne l'attend. Il passe les premières nuits à la belle étoile. Il a vite fait de dépenser le peu d'argent qui lui reste. Un soir, dans un cabaret, il fait la connaissance d'un étudiant romaniste. Celui-ci communique d'emblée à sa ferveur poétique et l'invite à partager sa chambre et son argent de poche. Les deux larrons se paient un mois de bon temps. Ils dorment le jour et passent leurs nuits à vider les chopes dans les cafés d'étudiants. Mais bientôt, leurs rapports s'enveniment. José ne peut pas vivre indéfiniment aux crochets de l'autre.

Il loue un meublé où il installe le seul meuble qui lui soit propre: son chevalet; lequel fait office de relique, car il est moins que jamais disposé à peindre. Il rêve de faire du théâtre. Il parvient à se faire enrôler comme figurant dans la troupe de l'Étude. Cela lui rapporte quelques centaines de francs qu'il dépense plus volontiers au café qu'à l'épicerie. Il a conservé une partie de sa production picturale antérieure, soit environ cinquante toiles. Il en vend la moitié en quelques jours, pour une bouchée de pain. Comme au terme du second mois, il n'a pas encore payé un centime à sa logeuse, celle-ci le jette dehors. Elle confisque son chevalet et ses derniers tableaux.

L'hiver approche. Aussi n'est-il plus question de loger sous les ponts. José frappe à la porte du home des Sans Logis. Il y restera six mois.



III.KALI-GRAPHISME.

"Un alphabet
très primitif.."

(pl.7)

Dans ce milieu de psychopathes oisifs, de vagabonds, d'alcooliques invétérés, il se considère un peu comme l'albatros de Baudelaire: un oiseau de paradis au royaume des corbeaux malades. Il n'a guère conscience de sa déchéance. Les premiers temps, il s'isole dans sa chambre. Il se réfugie dans le rêve. Si sa production artistique est tarie depuis deux ans, ce n'est pas faute d'inspiration. Au contraire, il a l'impression que son imagination n'a jamais été plus féconde. C'est la profusion, non la carence des idées, qui l'empêche de s'exprimer. La peinture, art mineur, ne suffit plus à ses exigences. Il veut un art total: verbal, musical et visuel à la fois. La poésie seule lui paraît en mesure de correspondre à cet idéal. A l'instar de Rimbaud, il s'intéresse aux correspondances entre les voyelles, les couleurs, les formes et les idées. Il s'efforce de créer un vocabulaire constitué de voyelles pures. Il n'y parvient pas, faut-il le dire.

Finalement, il croit trouver une solution au problème de l'expression dans la confection de bandes dessinées où les mots, les formes et les couleurs se fondraient idéalement. Il intitule ces compositions kaligraphismes, du nom de Kali, déesse de la beauté dans la mythologie javanaise.

Il oublie que le directeur du home n'a pas mission de jouer les mécènes. Cet homme est payé pour remettre ses pensionnaires dans le circuit de la société active. Il fait comprendre à José que pour mériter sa pitance quotidienne, il lui faut travailler autre chose que l'abstraction pure.

Une assistante sociale le prend en charge et lui cherche un emploi. Il obtient très rapidement d'être engagé comme docker. Puis-que Blaise Cendrars le fut avant lui, il n'y a pas de honte à cela. Au soir du premier jour, il est tellement courbaturé qu'un médecin complaisant lui ordonne quinze jours de repos complet. Il est évidemment tout heureux de perdre cet emploi exténuant. Une deuxième tentative aboutit au même échec. Cette fois, il ne reste que trois heures sur les lieux du travail. La tête de son nouveau patron lui a fait peur.

L'assistante sociale, découragée, lui conseille de se faire examiner par un psychiatre et lui donne l'adresse du service. Le médecin qui le voit pour la première fois pose le diagnostic de schizophrénie et le fait immédiatement hospitaliser.

C'est ainsi que José entre dans notre service, le 23 juin 1969.

C'est un jeune homme très mince, voûté, dénutri et mal bâti.

Il porte une abondante chevelure noire et une barbe mal taillée. Le nez cyranesque orne un visage ingrat mais très expressif. Il a la pupille brillante des visionnaires. Il aime poser dans des attitudes théâtrales. Ses vêtements sont fort usagés et nettement trop courts, ce qui lui donne un aspect comique. Il s'exprime avec fougue et chaleur, à grand renfort de gestes, dans une langue imagée, farcie de néologismes néanmoins compréhensibles.

Il s'adapte anormalement bien à l'atmosphère de la salle. Il noue facilement contact avec les autres patients. Sa bonne humeur est communicative pour autant qu'il n'ait pas affaire à des déprimés. Au début, l'art est l'unique sujet de nos conversations. Nous nous laissons volontiers prendre à son jeu et nous lui renvoyons complaisamment les reflets de son image narcissique. Il nous semble qu'il en aura bien besoin par la suite, quand nous entamerons son système de défense.

Il nous annonce qu'il est au mieux de sa forme. Il projette d'écrire un long recueil de "poèmes en jaune sur le Dieu Soleil des Incas"!

Ce bel enthousiasme est brisé dans l'oeuf par l'arrivée de la mère. Les retrouvailles se font sous le signe de l'équivoque. Après quelques propos maternellement conformistes, elle aborde immédiatement la question des honoraires médicaux. Elle met son fils devant un problème dont il ne soupçonnait même pas l'existence. José ne peut pas être considéré comme indigent, car il possède quelques biens. Il n'est pas non plus affilié à une mutuelle si bien ^{qu'il devra} s'acquitter de l'intégralité des frais occasionnés par l'hospitalisation. Il faudra donc vendre la maison qu'il possède en communauté avec sa mère. Or celle-ci ne tient pas à dilapider ainsi le patrimoine familial. Il existe une deuxième solution. José peut être inscrit avec effet rétroactif sur la mutuelle de la mère, à condition qu'il vive sous son toit et dépende matériellement d'elle. De surréaliste qu'elle était jusqu'alors, l'atmosphère devient balzacienne. Cela signifie en clair qu'il n'y a qu'une solution raisonnable: rentrer au bercail. Le spectre redouté de la mère dévorante est revenu à la faveur des lois sociales.

Sur ces entrefaites, nous prenons un mois de congé. Nous confions notre patient à une psychotérapeute brésilienne qui consacre ses vacances aux joies de l'expérience transculturelle. C'est une fervente adepte des théories de Mélanie Klein. Elle découvre chez José le sujet idéal pour une psychothérapie d'inspiration kleinienne. Dans le couple dialectique bonne mère-mauvaise mère, elle tient inévitablement le beau rôle vis à vis de la marâtre. Aussi, Madame C. ne parviendra pas à récupérer son fils. C'est là le résultat le plus heureux de l'intervention de notre consoeur. Nous retrouvons donc notre artiste un mois plus tard. Il est en piteux état. Sa bonne maman est retournée au Brésil. Un mois de biberon, c'est trop peu pour le fortifier et c'est assez pour provoquer un sevrage dramatique. Il rêve de Rio. Il construit des châteaux au Brésil. Le départ de sa nourrice le laisse inconsolable. La mauvaise mère, par contre, est de plus en plus présente. Elle lui rappelle sans cesse que chaque jour qui passe voit la note d'hôpital gonfler d'un billet de mille francs. L'anxiété de José croit à mesure que l'étau se referme. Il ne dort plus ni ne mange. La dépression le guette visiblement. Il absorbe des quantités croissantes de tranquillisants.

Son oeuvre est au point mort. Il justifie son aboulie par des rationalisations filandreuses. Il prétend par exemple qu'aucune tentative poétique n'est valable aussi longtemps que "le geste et le verbe, la couleur et la forme n'auront pas trouvé un langage unique". Nous commençons à lui faire comprendre que la verbigération a des limites et

que notre patience pourrait ne pas être infinie. Le terrain a été suffisamment labouré, pensons-nous, pour qu'il prenne utilement conscience des tenants et des aboutissants du conflit qui l'oppose à sa mère. Il admet sans trop de réticences que son comportement régressif actuel va dans le sens des désirs de sa mère, mais aussi et surtout de son désir propre, dans la mesure où ses réactions d'opposition et d'évitement ne sont que des défenses érigées en rempart contre le désir profond de coller au plus près du sein maternel.

IV. EMERGENCE ZERO.

"..ça pourrait devenir une espèce de tête.."

(pl.2)



Ses rêves sont à cet égard révélateurs. Tantôt sa mère le déshabille et le parfume à la poudre de riz. Tantôt elle fait partie d'un jury d'exposition. Il se promène souvent avec elle en auto, en train ou en avion. Parfois, il la prend pour modèle et la fait poser à la manière de Madame Récamier.

Nous lui faisons part de notre étonnement lorsque nous le voyons occupé à forger des justifications de plus en plus oiseuses pour son inertie. Nous lui présentons son improductivité chronique comme le signe d'un immense besoin de dépendance à l'égard de sa mère. En conséquence de quoi, nous prenons la décision de l'obliger à sortir de l'expectative. Ou bien il produit au moins deux tableaux avant la fin de la semaine, ou bien nous le mettons à la porte, considérant que la prolongation de l'hospitalisation ne se justifie plus. Contre toute attente, le chantage réussit. Il relève le défi, en y mettant une condition: que nous lui fournissions le matériel, exigence qu'il justifie par son impécuniosité. Nous n'avons pas regretté cette dépense. Après trois ans d'inactivité complète, José ressuscite véritablement. Il achève son premier tableau dès le lendemain. Il l'intitule "Emergence Zero" (ph. IV). Cette composition est censée évoquer les affres de l'enfantement. Les coloris sont tourmentés, violents et contrastés. Notons l'importance du thème du regard. La bouche aussi est un oeil.

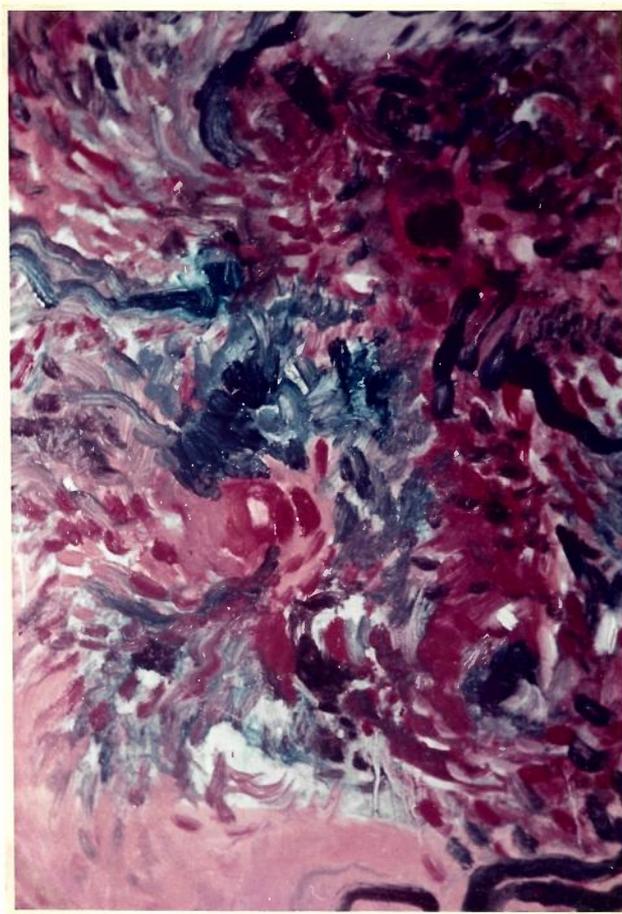
Très vite, le style change. Il se consacre totalement à des études de couleurs. Il jongle des tubes avec une belle maîtrise. Son enthousiasme et son exubérance éclatent comme des bourgeons trop longtemps corsetés.

Il crée ainsi une vingtaine de toiles en deux semaines. Elles se ressemblent assez par la débauche des couleurs chatoyantes et l'absence totale de formes, même abstraites. Il leur attribue des titres directement issus de sa culture surréaliste.

V. SOUTHSOULFLOWER.

"Un éclaboussement de sang tournant autour d'un axe.."

(pl.6)





VI.FEU D'ARTIFICE

A MIDI.

"Un air très très pur.."

(pl.6)

Depuis que son existence a retrouvé un semblant de sens, José s'ennuie dans sa chambre d'hôpital. Sa mère vient de perdre la petite guerre qu'elle avait déclenchée. Nous sommes parvenus à obtenir que les frais d'hôpital soient pris en charge par la société. Il a fait la connaissance d'une jeune fille de 24 ans, hospitalisée dans le même service. Celle-ci est aussi réaliste que l'autre l'est peu. Elle connaît le même problème immédiat: échapper aux griffes d'une mère empoisonnante et despotique. Elle a les mêmes tracasseries pécuniaires. L'idée leur vient de louer une chambre commune de manière à réduire les frais au maximum. C'est ainsi que José et Monique décident de se mettre en ménage, au sens strict du terme, car leurs sentiments amoureux réciproques sont alors plutôt minces, pour ne pas dire nuls. Ils cherchent un appartement et découvrent finalement une mansarde dans un immeuble délabré d'un quartier périphérique. Ils quittent l'hôpital de concert et s'installent le jour même dans leur taudis. Comme ils n'ont qu'un lit fort étroit, ils couchent ensemble par la force des choses. Et comme l'appétit vient en mangeant, ils en viennent rapidement à faire des projets de mariage. Pour José, une femme en vaut une autre. Puisque celle-ci est une bonne cuisinière et qu'elle compte reprendre bientôt son emploi de dactylo, il envisage son avenir matériel avec optimisme. Il pense aussi que l'abstinence n'est pas une bonne chose et qu'un rapport sexuel de temps en temps devrait renforcer sa puissance créatrice; Il a lu Wilhelm Reich.

Le déménagement terminé, il se remet à la peinture. Il poursuit quelque temps dans la voie qu'il s'est choisie mais ses coloris deviennent plus nuancés. Les contrastes violents de couleurs pures sont abandonnés au profit des mélanges. Ses compositions sont aussi beaucoup plus aérées (tableau VI). Il interprète cette évolution comme un lent cheminement ascendant vers la pure liberté de l'esprit. D'abord emprisonné dans les entrailles de la terre, il perce la croûte, se vautre avec délice dans la boue et les fleurs, puis lentement se dégage de la "terre terreuse", et, larguant définitivement les amarres, s'envole dans le "ciel bleu de l'absolu".

Il passe ensuite par une courte période où il est emballé par le style de Miro, qu'il pastiche honteusement. C'est sa période "microbolante". Nous lui rendons fréquemment visite et nous discutons longuement de ses travaux et de ses projets. Nous n'hésitons pas à le critiquer sévèrement chaque fois qu'il se laisse aller au plagiât. Après un mois, il déménage de son premier grenier, à la fois parce que le propriétaire refuse de réparer le toit et parce que sa mère a découvert son adresse. Il émigre quelques centaines de mètres plus loin dans un autre grenier.

Entretiens, sa future femme est tombée enceinte. Il trouve l'événement cocasse.



VII. L'ARBRE DE VIE.

"Du magma en évolution.."

(pl.9)

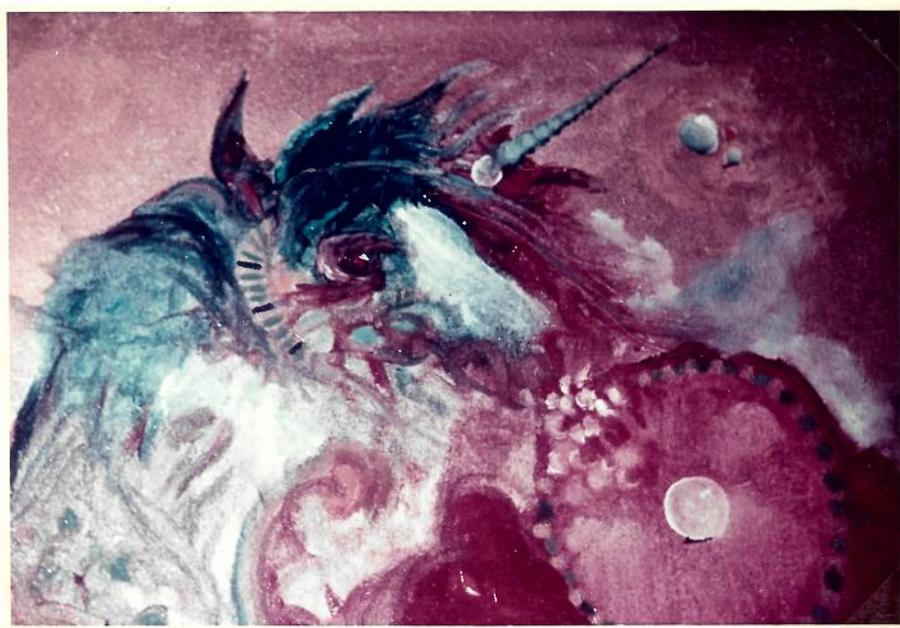
Le rythme de sa production se ralentit, mais son style se purifie sensiblement. Il passe par une phase expressionniste. Son autoportrait date de cette époque (tableau I).

Il revient lentement à la création formelle sans abandonner pour autant son ancienne manière. Son "Arbre de vie" (tableau VII) que nous considérons comme son oeuvre la plus significative, se situe au carrefour des deux tendances. Il y poursuit son rêve de condensation des formes, des masses, du mouvement, des sentiments et des idées. Notons encore une fois la présence des yeux dans la tête de l'arbre, signe dont la permanence ne laisse pas d'inquiéter malgré la foisonnante richesse de l'ensemble. Nous le poussons à faire des démarches en vue d'exposer. A ce point de vue, son pragmatisme n'a pas changé. Des occasions s'offrent, qu'il laisse échapper bêtement. Nous nous improvisons manager et nous les saisissons à sa place. Nous le poussons sans ménagement à préparer l'exposition de sa renaissance. Il s'exécute de bonne grace et compose une série de tableaux remarquables, dont la "Licorne" illustre le style néofiguratif. Ces tableaux ont été exposés au salon des artistes spadois au mois de décembre 1969.

VIII. LICORNE.

"Quelque chose
de primitif
qui sentirait
l'animal.."

(pl. I)



Ecrits

ECRITS D'ERIC.

LA SUISSE

Actuellement j'habite la campagne. Une campagne vaste et chevelue, une campagne sans intérêt. La ville m'attire.

Aujourd'hui ou hier, on a décidé de m'envoyer en Suisse. Pourquoi? Trop nerveux, je suis trop nerveux.

L'air y est pur, l'esprit y est impur. Enfin!

Ce matin, on prépare les valises, comme pour les vacances. Nous partons...

Le voyage..? Il s'est bien passé. On m'a accueilli froidement, là-bas à Champéry. La directrice, qui s'appelle "Madame" m'a installé dans ma chambre. Chambre à trois! Les copains? Fils de princes, c'est tout dire. Les professeurs? Gardes-chiourme, c'est tout dire. Les servantes? Charmantes et douces. Moi, fils de crotteux (pas tant que cela quand même!), on ne me néglige pas, on me boute dehors. C'est humain? Non!... Ou bien avec une grande compréhension... oui, c'est humain! Mais si c'est humain, ça a un côté inhumain. Oui, bien sûr!

Je demande à voir "Madame". Le refus. Je demande à voir "Monsieur".

Accordé. Je lui explique que je désirerais peindre, sans en dire les raisons. Mais il n'y a pas de raisons pour peindre! C'est vrai. A voir son opposition, je sors de son bureau malsain, traverse les salles de cours, monte les escaliers et vais m'étendre sur mon lit. Le lendemain, on frappe à ma porte. J'ouvre. "Madame" entre, s'assied et rumine. Doucement je ferme la porte et m'assieds à mon tour. J'attends...

"La fenêtre!" - Je la ferme. "Votre lit!" - je le fais. "La lumière" - je l'éteins. Puis elle commence: "Alors Eric, on pique des crises? Petit mal élevé! Quatre chaises démolies, deux vitres cassées!"

Gardons notre calme. Ne pas répondre; garder son sang-froid. C'est difficile, très difficile, extrêmement difficile, de plus en plus difficile. ECLATEMENT. "Dehors, DEHORS, ou je..." Il faut se retenir. "Madame" balbutie et bave d'indignation... "Jjjjje vvvais appeler mmmmon mari..." Elle sort, à son tour, claque la porte. Fier de mon oeuvre, je me couche. Fier? Il ne faut pas l'être. Mais elle m'a provoqué! Malgré cela il ne faut pas l'être. Maintenant, que va-t-il se passer? Un coup de poing sur la gueule au au c..., ou peut-être une gifle? Le mal est fait, on ne peut y remédier. Je m'endors... Brusquement je m'éveille. J'ai faim, j'ai soif, les remords m'assaillent de plus en plus. A nouveau, on frappe à la porte. J'ouvre. "Monsieur" entre, s'assied et sourit. Tout ébahi, je lui dis: "Bonjour Monsieur"! Je lui explique mes colères et m'en excuse, le seul moyen pour le remords. Compréhensif, il me répond: "Ecoute; demain, je vais à Monthey, tu viendras avec moi et nous irons acheter les couleurs." Heureux, je l'interromps presque: "Merci Monsieur". Le reste de la journée? J'ai diné avec les autres, bien qu'ils soient désagréables. J'ai fait quelques croquis, quelques projets et j'ai dormi.

Monthey, une vraie ville, comme j'aime. Une grande animation. De beaux magasins. Une grand-place admirable. "Monsieur" me conduit dans un de ces Grands Magasins: je les déteste! Au rayon des arts, je compare, choisis et me décide. "Monsieur", je le remercie vivement. Puis il me dit froidement: "Tu retourneras à la maison, seul et en train. Tiens, voilà deux francs". Pourquoi cette froideur? Il a peut-être aussi des remords. Il a été injuste envers les autres, il m'a gâté.

Arrivé au pensionnat, Fabrizzio m'interpelle: "Eh toi, le crotteux.. D'où tu viens?" Je ne lui réponds pas. Il insiste. Je lui explique. Jaloux, il me regarde méchamment, plein de haine. Je détourne ma tête et monte dans ma chambre. Je commence à peindre... J'ai devant les yeux une chose merveilleuse. Pour la première fois, je remarque les dents du Midi. C'est cela que je peins. J'éprouve un peignant ce que peuvent éprouver les amoureux: un amour Mutuel. Je travaille avec acharnement et ne m'arrête pas. Il est midi. Quel dommage! Je vais retrouver ces ingrats? Subitement, le même Fabrizzio entre, regarde, puis il me dit: "Qu'est-ce que cela représente?" - "Rien, justement", je lui réponds. Le déjeuner a été calme. Après, je suis remonté dans ma chambre. On peut se noyer dans l'alcool, pour oublier; moi, je me noie dans la peinture! Mon tableau est presque terminé; il ne faut pas vite l'achever. Après..? Aussi, je fais des retouches, j'améliore ou je gâche! L'important, ce n'est pas la rose mais la joie de peindre. Ainsi, j'ai passé mon après-midi. Je me suis distrait, moi qui d'ordinaire ne me distrais pas. La soirée, je resterai ici, en pensant à mes parents. Les jours suivants ont été pareils: j'ai peint et j'ai dormi. Mais maintenant? "Monsieur" et "Madame" m'ont obligé à suivre les cours. Pourquoi? Non pour la logique, mais pour le plaisir de détruire, parce que ma vie est trop belle. C'est du vandalisme! Le vandalisme est humain. Il ne doit pas l'être. Dans le fond, en trouvant tout humain, je trouve à "tout" une excuse. Ah! je suis fade, mou. Soyons viril et dur. Pas incompréhensif, mais tout juste! voilà!

Au secrétariat, on me donne un cahier, un journal de classe et un stylo à bille, quelques livres. On me conduit dans une vaste salle. J'entre. Un énorme éclat de rire. Pourquoi? Parce que c'est le "crotteux" qui va suivre les cours. Et le "crotteux", c'est un FOU. Je sors, monte dans ma chambre, en rage. Je réfléchis.. Une fugue? Pas maintenant. Un suicide? Non! Parce que chagrin pour mes parents. Se plaindre? Non! Parce qu'incompréhension des directeurs. Alors? Attendre et ne penser à rien, du moins, s'essorer l'esprit! Une fugue: oui, c'est cela! Une fugue. C'est dangereux. Je prépare un petit sac dans lequel je range quelques vêtements. Je vais attendre la nuit ou plutôt le matin. Je n'ai pas dormi. J'ai fumé. Il est cinq heures, allons-y. Doucement, je traverse le hall devant ma chambre. La porte est fermée à clé. Tant pis! Je force la serrure! Je sors. Il fait frais et le soleil se lève. Les prés sont doux à l'oeil. L'air a une bonne odeur. Sans éveiller l'attention, je traverse un champ. Arrivé sur la route, je cours vers la gare, demande un ticket pour Monthey, monte et m'installe dans le train. Celui-ci part... A Monthey, je descends et me dirige vers la route de Lausanne.. Une voiture s'arrête, je monte. Le voyage est agréable, le soleil commence à taper. Nous traversons quelques villages, puis c'est le lac! Quelle merveille! Cela me donne soif. J'ai envie de nager. Je descends au centre de la ville, demande à un passant l'Armée du Salut. Là, le directeur me reçoit, m'offre un apéritif et me questionne. Après que je lui aie tout expliqué, il téléphone à l'internat et, par cet intermédiaire, parvient à joindre mes parents. L'accord est mutuel: ils viennent me chercher par avion. Inutile de vous conter davantage: je suis rentré chez moi, près de Mons, une ville comme j'aime!

CONSTATATIONS.

A mon âge, on veut fuir. Fuir ce monde monotone où la vie est une routine. On veut se libérer des charges d'une existence médiocre. On désire la liberté. Liberté d'expression et d'agissement. Il est incompréhensible que des hommes restent toute leur vie petits employés et qu'ils n'aient pas d'autres ambitions. Il est incompréhensible que nous, jeunes de 15 à 18 ans, n'ayions d'autres ambitions que d'étudier, de flirter et de dormir. Je comprends ces hippies, soi-disant mauvais garçons! Ils sont heureux comme ils vivent. Un jour, je dormirai ici, l'autre jour sur un banc. Dans la vie, le "je m'en foutisme" est une ressource. Je parle du "je m'en foutisme" raisonnable et non abusif. Aujourd'hui, la logique de la vie, c'est tuer ou laisser tuer. C'est ignoble? Peut-être. Pourquoi la vie doit-elle être équilibrée? Parce qu'elle est ridicule! Alors si la vie est ridicule, nous sommes des imbéciles parce que nous la suivons comme un guide qui nous conduit à la Mort.

Mai 69

Ces deux textes ont été publiés dans les Cahiers des Midis,
Revue Internationale de Poésie des Jeunes, 18, rue Léanne, Namur;
23-24/pp 42-44.

POEMES DE JOSE.

.....Je vous le cracherai
 moi le disque jaune et malade de vox pagodes nues!J'échafauderai
 mon corps sur une île allongée de graviers mauves de pluie et la
 fille des follies débordera la pupille ruisselante de vagues hon-
 teuses et crapaudées et superbes.....
 Je jeterai la copie de ma bouche disparue et le cri restera mon
 instant héroïque;instant perdu dans un monde sans fonction.....
 Comme un fruit marécageux,tous!tous vous aurai votre question!!!!

Instantanée et nue l'immensité réelle des falaises de l'oeil ou
 viennent s'acrocher des regards prolongés et humides.

.....la plainte.....

Immencité profonde de la chute des jours!

Est-il vraiment ce navire des mains pâles et racontées.Dans ce
 pays crouteux le soleil est un métal froid.Oui sur la terre voy-
 agent des océans mais dans la goutte d'eau même l'enfant de la
 pierre porte les barrières de la dimension.

.....

L'oiseau le racontait durant la saison chaude.

Volontairement vrai je
 fus plongé dans la chambre des jours;crudifié au mystère du so-
 leil par l'alternative des phrases phare de l'angoisse.Pour la
 hauteur immencément merveilleuse un espèce de planement unifor-
 me et fragile dormait....Et tout autours de l'être mien,condamné,
 paralysé par cette espèce de marionnette ridicule,une odeur rose
 pâle d'après midi odeur entourée de rideau grossièrement tailladé..
 L'attente des dimensions se fit plus sexuelle et dans la plus
 profonde pulsation géométrique,rouge transparent;le globe des fu-
 mées néantaires et le cercle bouillant des trônes intouchables...
 Comme de la plaie de lait,la partie non controlable s'enfonça.
 J'étais arrivé à cet instant du lait vert des îles.
Je consacrai ce jour à la lenteur silencieuse.

....être majuscule, Prince

d'éclaboussures, prince condamné dans le boréal de son inspiration ...

Aveugle de paroles dans l'immense recherche!

Prince d'état de rêve seul, endormi dans la finesse de l'herbe
fraiche du langage d'océan.

le cri agenouillé.....

Et dans l'abstraction du sang, sur le calcaire incliné des falaises
le matin gris des regards liés furieux de cette maternité cruelle.

Puis arriva le troisième moment du rectangle violet ou plus rien
ne subsiste que le rire pluriel ruineux de cette foule nauséatoire
de bouffons. Alors l'haleine princière; pulsive crudifiera du cri
néant la crevasse de la nuit.....

Tous les autres criant, jurant, videux s'enfonceront parmi la dimeh-
sion réelle; les yeux crevés de sable fin.... Tous de cubes roses
malades

Juillet 69

Climat

corps, ondulation fréquente
de rivières tempête
spasmes déraisonnés de chair
fusions dégorgée par le sang
attirance invertébré tu gigle reflux
j'attends le siècle d'argile
dans courbes modelées de boue
je cherche le sauvage de
ta bouche de cris
rague acidise lunifie l'ondole toisonnée
l'oubli de l'humide s'enfère vos lèvres
fossilée par l'union
voici l'enjet suprême
de l'élan fougacé
j'univers ma nuit

Septembre 68

J'estoyais l'aventure
et déchirais nuages blêmes
Visage
Visage mien
Chanson pourriture
Larmes d'os suinte tourments
Suinte la mer en rivages bleutés
Egratigner le ciel
Pensif

Oiseau voyage
 Oiseau
 Oiseau

Octobre 68

Terre

Coulé de par mon front
 Saigné de mains d'idiot
 Les chaudes sensations
 D'un crépuscule laiteux
 Pain noir pain nuit
 Gonfle craque
 Germe l'angoisse
 Et la forme griffée d'un mystère trop pur
 Cueille cueille la bonne treille
 Et gigle mes pensées
 Dans l'odeur végétale
 D'une lumière morte...

Novembre 68

Gris

Et l'ombre dieu
 D'yeux bêtes et sales
 Sur le blanc de ma race
 Ecoulé des chemins
 Ecoulé des murs gris
 Des murs de chateaux de prisons de bordels
 Des murs sans amours
 Tout couverts de ma vie
 L'oiseau est mort
 En mon crane explosé
 Blanchit par l'os-blacion
 Des roses de pavés
 Et mes mains déchirées
 En silences de crasse
 Dans l'éclipse de pierres
 De l'autel des chiens
 Et puis derrière
 Le soleil défroqué
 Le soleil de misère
 Sur le ventre pœlu d'une femme épuisée
 Et l'immense cathédrale
 En ta bouche lumière
 Aux multiples bougies
 Des restes d'un mort né...

Janvier 69

Printemps

Fourmis mortes rongent pierre bois
 Le corps cherche terreau pour renourrir ses veines
 Et là bas dans le loïn
 Des pas recommencés

Vagues d'écume vaginent grandeur nue
 L'iceberg male
 Titanise mer froide
 Le vent s'oracle
 S'élançe
 Se tempête
 Et le corps abimé te crépuscule rêve poussière

L'arbre crucifie l'attente
 Paupières glauques rouillent le temps
 La bête arrête son regard
 La solitude pénombre terre de blé
 ...L'heure se trace....

L'oeil s'ogive
 Se lézarde s'écroule
 Et le corps défini gothique catédrale
 Les marches d'absolu vont régner dans le ciel

Linceul blême s'agenouille terre livide
 Longue est la plaine
 Un cri lointain dépose lambeau de feuille
 Racine d'épave sempreinte

Un murmure blanc défroque fleuve sombre
 L'indéfini des morts tertre cage d'argile
 Et l'instant vert d'été continue le temps...

A travers les barreaux
J'ai allumé deux fleurs
Deux fleurs roses
J'ai subi végétale lumière
Et l'animal lointain
S'est imprimé mon corps
J'ai crié l'horizon muet
J'ai appelé la vague mure
Une vache vertèbre silence vide
Silence notre
Je bois goutte de lait

Valse d'attirance dyonise orage noir
Eclairs dansés
Ligne d'étałoïde dans carcasse trébuchée
Et musique déchirée ébauche couleur boue...

Regards automnés
Lumièrent crane pleuré
Ruine baiser offrandille le verbe
Et le lait vendangé reviergit couleurs tristes...

Septembre 69

TESTS

RORSCHACH

SZONDI

Le RORSCHACH d'ERIC.

- I. Un papillon blessé avec les ailes déchirées, les antennes cassées, coupées. Il ne vole pas, il est par terre, sur un désert par exemple. Gbl FClob A Ban
- II. C'est la femelle du premier papillon. Elle est aussi blessée, étendue sur un désert de sable blanc. C'est une dispute entre les deux, entre mari et femme, une dispute sanglante; les deux ont été atteints. Enquête: Pourquoi la femelle? A cause du rouge, car cela signifie optimisme et la femme est plus optimiste que l'homme, en général. Le sable blanc? Parce que j'aime l'immensité. Gbl FC A Ban tend K
- III. Ce sont deux bonshommes: Mr X et Mr Y qui sont en train de se disputer une place dans un restaurant. Aucun n'aura l'avantage. Les taches de couleur sont pour marquer la vie dans le restaurant. Le fond blanc est une technique picturale, simplement. G K H Ban D C Abstr
- IV. C'est une chauve-souris. Elle est carrément morte. Toujours un désert blanc. Tout est dénudé. J'ai une impression d'immensité, de profondeur, d'effroi en regardant ce dessin. Gbl FClob A
- V. C'est l'enfant de la chauve-souris qui est en train de chercher sa mère. Il la trouvera par après. Il est en vol. On voit les ailes déployées; il plane. Enquête: Pourquoi l'enfant de l'autre? A cause de sa petitesse. G Kan A Ban
- VI. C'est en pleine campagne; il y a une route au milieu. Ici, c'est un dessin d'un peintre d'influence abstraite. Ce peintre est très fort parce qu'il sait marquer le prolongement de chaque côté des deux terrains; on sait voir les deux prairies. C'est comme s'il n'y avait pas de blanc. G FE Pays
- VII. C'est en Normandie. Ici, c'est la prairie, et les taches blanches du milieu représentent le gouffre, la profondeur. Les restes sont des falaises. Gbl FClob Geog

VIII. Très complexe. J'ai une vision, mais je ne saurais pas l'exprimer. C'est le néant (il s'agit fort).

IX. Un peu mieux. Je n'aime pas la couleur; c'est signe de complexité. C'est le néant.

X. C'est dix fois mieux; mais la couleur, je ne sais pas la voir. En noir et blanc, j'aurais su la décrire. La couleur m'impressionne tellement que ça m'ébahit. Ces taches sont mal disposées, vulgaires.

(Pendant le passage des trois dernières planches, il est dans un état d'agitation extrême)

PSYCHOGRAMME

	T:10'30"	R:8	T/R:78"
G 3	C I	A 4	TRI:C2 > KI
Gbl 4	FC I	H I	F.sec.:E 0,5 < KI
D I	K I	Pays 2	Ban 4
	Kan I	Abstr I	8+9+10:0%
	FE I	A%:50	Chocs Clob 1,4
	FClob 3	H%:12	Rouge 2
	F%:0		Trou 7
			Couleur

INTERPRETATION

Nous releverons les éléments caractéristiques suivants:

- le faible nombre de réponses;
- le type d'appréhension globale, et surtout, la forte proportion de Gbl (indistinction figure-fond); corrélativement, la négligence des détails;
- l'absence de réponses F;
- la fréquence des réponses Clob;
- l'évitement de la couleur;
- le type de résonance extratensif, proche de la coartation;
- l'abondance des chocs.

Le tableau est dominé par une angoisse massive à caractère primaire (Clob), l'impossibilité de contrôler des affects hautement dysphoriques (faible rigueur formelle) et une fatigabilité rapide (absence de réponses couleurs).

Le contenu symbolique est assez facilement accessible. Le test paraît, rétrospectivement, se dérouler comme un film, un même thème inspirant chaque séquence; ce qui donne lieu à un phénomène de persévération d'un genre très particulier.

Nous référant à l'histoire clinique du sujet, nous risquerons l'interprétation qui suit, avec une importante réserve quant à la teneur réelle des projections successives. Ainsi, aux planches I et 4, nous pensons que le sujet projette d'abord sa propre image, et que, secondairement, la confabulation aidant, il voit l'image du père en I, et celle de la mère en 4.

Si le papillon de la planche I correspond à l'imagen paternelle, celle-ci apparaît dévalorisée. "Il est blessé; il ne vole pas". La mère, vue à la planche 2, est blessée aussi. L'un et l'autre apparaissent comme les victimes réciproques d'une mutuelle incompréhension. La famille est déchirée au départ. "Les deux ont été atteints"! A la planche 3, deux hommes (père et fils) s'affrontent dans un combat dont l'enjeu paraît être la mère nourricière. "Aucun n'aura l'avantage".

Car le combat est vain.

La mère (comme sans doute le père ~~et~~ le fils) "est carrément morte" (pl 4).

L'enfant pourtant cherche encore (pl 5). "Il est en vol, il plane": pure expression d'une éniivrante mais éphémère sensation de toute-puissance juvénile.

Il survole "la pleine campagne" (pl 6), "la Normandie, la prairie" (images évocatrices du vert paradis des amours enfantines?), mais aussi l'insondable gouffre (pl 7) par quoi s'exprime l'horreur de l'engloutissement (et les fantasmes de dévoration par la mère castratrice, si on veut bien admettre l'interprétation analytique habituelle).

La vie grouillonnante qui s'offre à lui (pl 8, 9, 10) "l'impressionne et l'ébahit". Devant la complexité et le néant qui s'en dégage, il ne trouve de salut que dans la fuite.

De l'ensemble du tableau, nous retiendrons en bref:

- en deçà de l'angoisse de castration, l'angoisse de mort, plus archaïque, et le danger de suicide (1,4);
- la relation d'objet de type primitif, fusionnel, et les tendances régressives sadiques orales (3), en conséquence d'un conflit oedipien dramatique;
- l'inflation du MOI (5);
- les réactions phobiques; essentiellement, la peur d'affronter la vie et les problèmes relationnels (fuite de la couleur), et la crainte du contact hétérosexuel (choc au trou).

X X X X X

Le RORSCHACH de JOSE.

- I. 25" Une sorte de grand sorcier ailé, en train de tourner sur lui-même. G K H
 Ce serait plutôt un personnage mythologique, G FClob Abstr
 une espèce de puissance sortie d'un personnage, comme un artiste aurait pu la représenter.
 Maintenant, je vois un visage, assez..assez Gbl F+ Hd
 ghelderodien.
 Un visage qui rirait, plein de mouvement.... tend Kp
 plein de mouvement...
 De ce regard, pourrait découler tout un théâtre, Dbl F+ Abstr
 très cynique, très Arrabal.
 Sur les côtés, un épanchement qui ne serait plus D EF Abstr
 ni personnage, ni...
 Je voudrais arracher le milieu pour que la tache D FClob Obj
 ne soit plus que tache et puisse suggérer n'im-
 porte quoi, comme une tache de Michaux. G F- Abstr(Geom)
 Ce serait peut-être même un cercle, une espèce de tend K
 danse avec des masques...
 <V Je la retourne dans tous les sens pour essayer de
 trouver quelque chose d'animal...mais...
 J'ai dit un jour dans un poème..."le vert des
 îles"...quelque chose de primitif, qui sentirait
 l'animal, mais je n'arrive pas à aller plus loin.
 Je ne crois pas que je pourrai rester longtemps
 devant cette tache... Ce n'est pas la tache
 comme je la conçois. J'en ai parlé, je l'ai vue,
 c'est fini.
- II. 5" Je verrais comme...disons la partie squelettique G FClob Anat
 d'un personnage très méchant, disons une sorte de
 bassin.
 Une espèce de giclement de sang. D C Sang
 Ceci est un foetus, mais très pur...très pur. tend Kob
 J'aurais voulu que le sang gicle beaucoup plus, D F- (H)
 que ce soit beaucoup plus nerveux.
 Quand je fixe très longtemps, ça peut devenir une Gbl FClob Hd
 espèce de tête avec des yeux et une bouche, très tend Kp
 très ouverte, qui pousserait un cri jaunâtre...un
 jaune très maladif...une couleur irréaliste, par
 mouvement, par pulsation...mais c'est impossible,
 cette bouche est morte.
 Ça pourrait devenir un personnage fantastique, G F- (H)
 mais comme ça, c'est un personnage à mettre dans kin bloq
 du formol. Tout est silence...mort.
 Je crois que c'est tout. Ça n'éveille pas l'idée
 de mouvement et ça m'ennuie énormément.

III. Ici, il y a du mouvement.

15" Deux personnages qui sont en train de danser, G K H Ban
 mais je voudrais les voir tourner.
 Ils pourraient tenir une espèce de thorax. D F- Anat
 Ces personnages sont affreux, banals, mais les
 taches rouges représentent leurs pulsations D C Abstr
 intérieures.
 Par la tache rouge du milieu, leurs intérieurs essaient
 de se comprendre, de s'unir.
 Quand on essaie de fixer le mouvement, on peut
 deviner une sorte de bouche... Très, très cynique, Dbl F+ Hd
 dans laquelle justement viendraient s'enfoncer
 les côtes du thorax. Contamination
 C'est très grinçant et très noir.

IV. Disons un masque très primitif qui ne se por-
 35" terait que jusqu'au dessus du nez. Il cacherait
 le nez et les yeux. Un masque qui n'appartien-
 drait qu'au grand dignitaire d'une tribu pri-
 mitive. Un masque qui servirait à aller au delà
 des regards, au delà de la vue, peut-être à l'in-
 térieur de soi ou à l'intérieur des autres.

Disons que cette partie-ci serait en os; c'est D F+ Anat
 peut-être une colonne vertébrale. Et ça, un im- D FE A
 mense pelage d'un animal disparu.

Là, des cornes, simplement. D F+ Ad

V Je vois le dignitaire avec son visage... c'est D FE H
 d'un ridicule! On dirait qu'on l'a plaqué sur
 une armoirie. On ne voit même plus sa bouche.
 Et son corps se résume à une colonne vertébrale, D Po Anat
 là, au milieu.

En lui-même, le personnage est beau, mais ce qui D F+ Ad
 le rend ridicule, ce sont ces grandes ailes,
 comme on en voit sur les armoiries.

Les ailes devraient servir à un autre personna-
 ge. Ce n'est pas pour lui. Lui, il se suffit à
 lui-même.

Le visage seul, isolé de tout, ce serait beau.

V. J'aime mieux ceci parce que c'est plus austère.

15" J'aimerais que ce soit encore plus mince.
 Je voudrais une sorte de V, très mince, très pur, D F+ Lettre
 pour l'enfoncer dans un cerveau.

C'est dommage que c'est noir; je voudrais....
 Tout regard a disparu.....

Ce n'est plus un être humain, même plus animal.

Peut-être ça pourrait-il encore ressembler à un G F+ A
 insecte. Ce n'est pas encore devenu minéral.

Pour moi, le minéral est très important. J'aimerais
 une forme minérale très pure, en V, que je place-
 rais à l'intérieur d'un crâne.

Je l'aurais voulu très brillant, comme un éclat de
 verre dans le soleil.

- VI. Ici, c'est plus difficile, parce que....
 65" ça n'apparaît pour moi que comme un instant d'inconscient... tel qu'on pourrait le peindre enfin..
 Cette partie là, si on excepte le haut, ... une partie de poumon déchiré par l'air pur, un air très très pur.
 Mais la notion de temps est tellement rétrécie qu'on ne peut l'imaginer. Le dessus.. Le dessus donne la notion de temps; c'est plus mobile... un éclaboussement de sang tournant autour d'un axe, rappelant cette déchirure. On serait même tenté de se le rappeler souvent... c'était beau cette déchirure, parce que l'air était très pur.
- VII. Ici, ça me plaît par la limpidité qui règne
 15" quand même.
 Ce pourrait être justement une partie de l'air pur... le blanc du papier... le néant... une dimension qu'on ne peut pas connaître. Ce n'est pas encore minéral, ni végétal; ce n'est plus rien... peut-être gazeux... ce gaz qui règne dans le néant.
 C'est presque beau. Dommage que ça tienne ensemble, toutes ces taches. Ça devrait se disloquer beaucoup plus, pour se perdre dans ce néant.
 V Quand je retourne le dessin, je sens vraiment que ça devrait se disloquer.
 Peut-être deux personnages, très Jérôme Bosch, avec de longues trompes. J'aimerais qu'ils disparaissent pour laisser place uniquement à ce signe. Signe très primitif qui serait peut-être une lettre d'un alphabet, un alphabet très primitif.
- VIII. Ici, j'aime mieux, à cause de la couleur.
 25" V Il s'agirait encore d'un personnage, du cou jusqu'au ventre. Un personnage sans visage. Un bassin sali en bas, puis une couleur plus belle et finalement l'orange qui tend vers l'absolu. J'aurais voulu du bleu tout en haut, bleu, couleur de l'absolu.
 Malheureusement, ce n'est pas comme ça. Ça redevient un visage cynique, à mettre dans un bocal de formol. Visage qui devrait être enfermé, qui ne pourrait pas s'épancher.

D F- Abstr

D F- Anat

D Kob Sang

Db1 C' Abstr

D F+ (H)

D F- Lettre

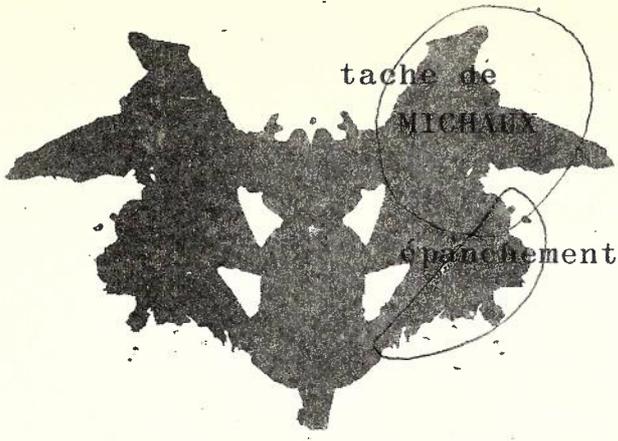
G F- Hd

D CF Anat

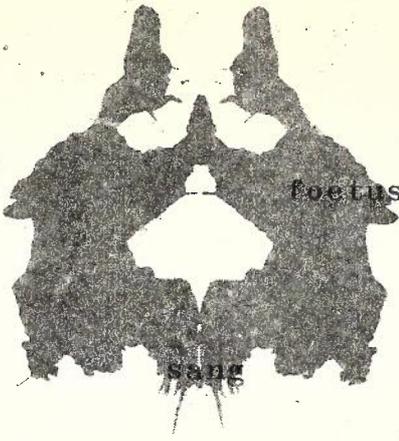
D C Abstr

Gbl F- Hd
kin bloqu

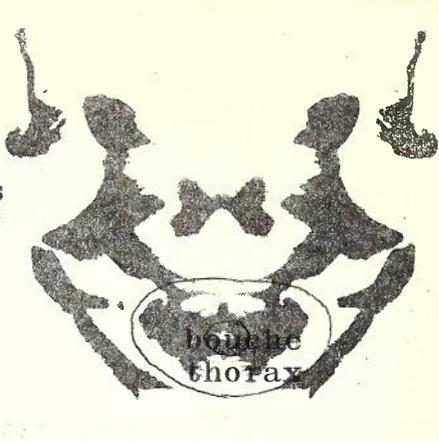
- IX. Ici, j'ai d'abord pensé... et puis...
- 10" du magma en évolution. La partie rouge... D CF Elem
 une espèce de noeud. Comme je l'ai écrit:
 "une sorte de fumée néantatoire rouge trans-
 parente", ce geste des nerfs dont parle AR-
 thaud.
 Au centre, une sorte de gaz qui fuse, de geyser, D Kob Elem
 ...BOUM!
 De ce gaz se dégagerait un autre gaz, un gaz D C Elem
 très végétal, et puis au dessus, un gaz à ten-
 dance minérale. Je l'appellerais gaz du silence.
 Je fais un rapport entre le silence et la musi-
 que... une musique genre Stockhausen.
 J'aurais peur de retourner ce dessin parce que
 ça me plaît vraiment. Ça m'évoque beaucoup de choses.
 Ici, ces deux petites taches blanches... deux Dbl F- Frag
 pierres, que j'appellerais pierres du silence.
- X. Je suis immédiatement attiré par le jaune.
- 5" Tantôt, je parlais de jaune maladif.
 Puis par le mouvement. Ça bouge beaucoup plus,
 comme je l'aime.
 Ensuite, le mouvement s'est arrêté, ici, dans Dd F+ Anat
 une sorte de colonne vertébrale... comme un
 couteau... ça pourrait devenir très douloureux. Dd F- Obj
 De là s'épancheraient deux immenses taches de D C Sang
 sang, mais du sang pauvre, du sang maladif. tend Kob
 Ce sang serait réuni par une espèce d'absolu, D C Abstr
 d'un beau bleu... un bleu qui pourrait s'écouler tend Kob
 d'un oeil, quelque chose de très limpide comme
 un oeil.
 Au delà de cet oeil, ce petit signe orange... D CF Obj
 trois atomes réunis, très irradiants... on a peur tend Kob
 d'y toucher... ça pourrait brûler... c'est encore
 plus beau... ça va au-delà des regards... de toutes
 choses.
 Et tout autour, ces taches brunes, qui seraient la D C Elem
 terre, la terre terreuse. Le vert....
 Le végétal par ce vert-ci. D C Abstr
 Puis on vient au jaune maladif qui est presque une D C Bot
 fleur.
 Vraiment, j'aurais voulu plus cru, plus jaunâtre.
 Et alors, ici, une manière d'absolu par une sorte
 de coquillage, d'araignée humide, d'animal d'océan, D CF A Ban
 avec une forte dose d'absolu, ne fut-ce que parce
 que c'est bleu.
 Au centre de cette abominable cruauté, il y a ce
 petit signe auquel je reviens... très pur... c'est
 vraiment merveilleux.
 J'ai peur de retourner le dessin à cause de ce
 petit signe, j'ai peur de le perdre.
 C'est ce dessin-ci que je préfère.



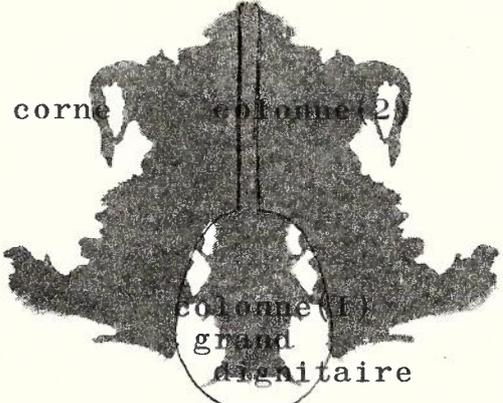
I



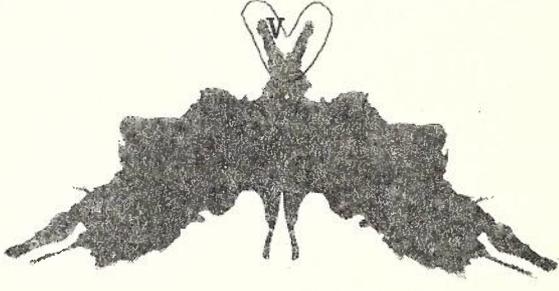
II



III

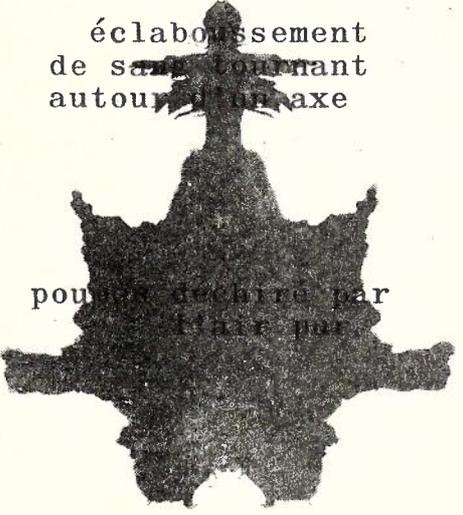


IV

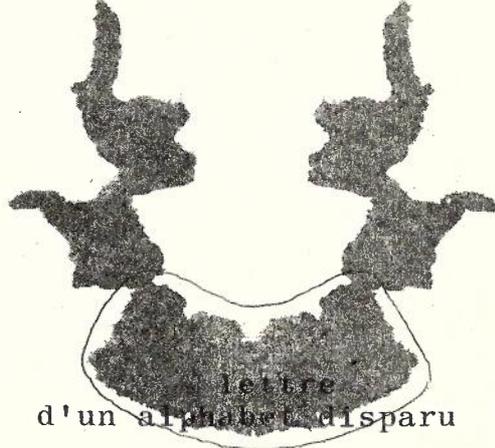


V

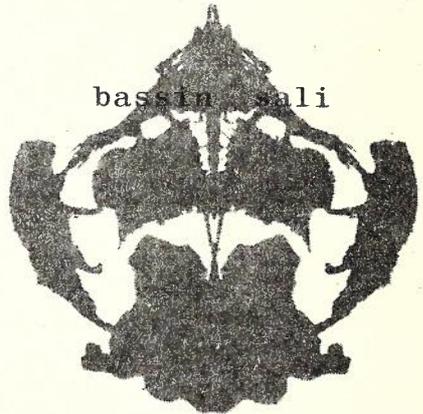
éclaboussement
de sang tournant
autour d'un axe



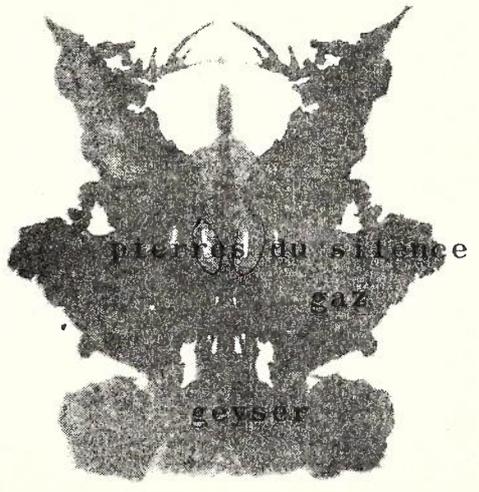
VI



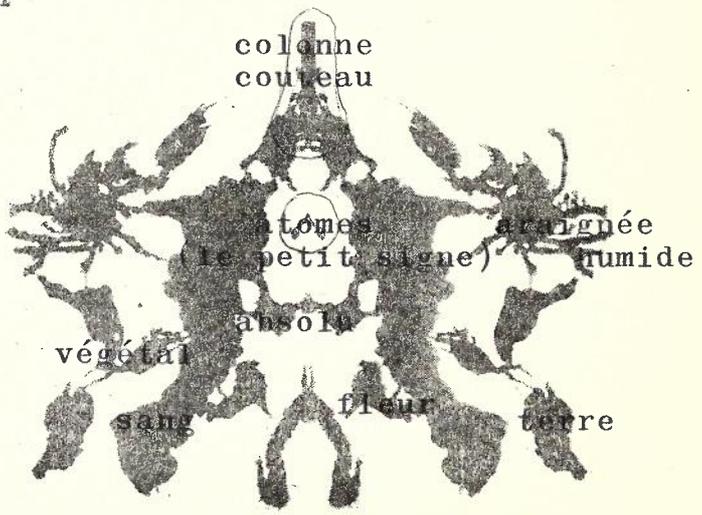
VII



VIII



IX



X

Cependant, malgré le faible contrôle qu'il exerce sur ses affects, il est capable de les connaître, de les freiner et de les canaliser. Autant les kinesthésies secondaires nous laissent sceptique sur ses possibilités de maturation, autant les kinesthésies bloquées nous rendent optimiste quant à ses chances d'évoluer favorablement.

L'interprétation du contenu risque d'être aléatoire à cause de sa densité et du degré élevé du niveau de signification symbolique.

La première réponse soulève déjà plusieurs hypothèses: tendances paranoïaques, angoisse phobique, pensée magique, narcissisme.... A la planche 2, les perceptions successives (bassin, sang, fœtus), paraissent s'ordonner autour d'un thème central, celui de la mère, évoqué par le vide central. Mère dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle n'évoque pas des sentiments sereins. Les fantasmes de dévoration sont évidents.

Par une sorte de persévération, le thème de la bouche réapparaît aux planches 3 et 4.

Vis à vis de l'autorité (pl 4), la position du sujet est ambiguë. Il la craint, la respecte mais il la ridiculise aussi, pour se prémunir contre un danger potentiel. L'importance accordée au regard doit être relevée, comme signe de culpabilité "paranoïde". Si la planche 5 correspond à l'image du moi, le processus d'identification aboutirait à la réification du sujet dans la pure matière, et à son abstraction dans un signe qui n'est même plus un signifiant, ce qui nous plonge assurément dans les abysses de la schizophrénie.

Le choc sexuel de la planche 6 est remarquable. La castration n'est pas banale. "L'éclaboussement de sang tournant autour d'un axe" nous évoque l'image du coq décapité courant frénétiquement dans la basse cour. Le rapprochement avec le "poumon déchiré" nous paraît aussi très significatif si on veut bien se souvenir que le père de José est mort de cancer pulmonaire.

La relation à la mère est vécue dans l'opposition et l'angoisse (pl 7). A la planche 8, nous retrouvons comme à la planche 2 la même image du bassin sali aboutissant à la même perception d'un visage cynique, celui de la mère sans doute.

Les planches 9 et 10 révèlent le côté expansif et véritablement explosif du personnage. Ses thèmes favoris jaillissent sans contrainte: correspondance des couleurs, des éléments, des formes, des signes, des sons même, c'est le meilleur de son univers, celui de la jubilation poétique.

LE SZONDI D'ERIC.

Nr	Soz.-wert.	S		P		Sch		C	
		h	s	e	hy	k	p	d	m
1		0	+	-	-	0	0	-	+
2		0	+	±	-	-	-	0	+
3		-	+	+	-	0	-	-	+
4		-	+	±	-	-	-	0	+
5		0	+	+	0	-	±	-	+
6		-	+	+	-	+	-	-	+
7		-	+	0	0	±	-	-	+
8		-	+	0	-	+	-	0	+
9		-	+	+	-	-	-	-	+
10		0	+	±	-	±	-	0	+
Σ 0		4	.	2	2	2	1	4	.
Σ ±		.	.	3	.	2	1	.	.
Tend.Sp.Gr.		4	.	5	2	4	2	4	.
Quan.Sp.Gr.		1	5			1		10	
Dur		16		1		8		10	
Moll		0		9		3		10	
Σ Soz. +		0		6		6		10	
Σ Soz. -		16		4		5		10	
Σ 0								17	
Σ ±								6	
Σ 0								23	2,8
Σ ±								23	2,8
Σ 0								23	29
Σ ±								17	
Dur								35	1,6
Moll								22	
Σ Soz. +								22	36%
Σ Soz. -								35	

Avant-plan. La relation à la mère est du type incestueux, avec de fortes exigences orales (d-m+!!). Le profil sexuel (h-s+) indique un refus ou une fuite de l'amour interpersonnel érotisé, avec une agressivité tendue.

L'affectivité est fort troublée du fait de l'ambivalence éthique (e++-0) et d'une culpabilité génératrice d'anxiété (hy-) parfois convertie sous la forme phobique (e+hy0).

Le MOI se révèle en crises (k0p0): le refoulement (k-) est inconstant et inefficace; la projection (p-) est permanente; la castration est vigoureusement niée (k-!p+); quelques profils ont une allure schizoïde (k+p-); le profil du moi fugeur (k+p-) apparaît deux fois.

Index sexuel: prédominance des réactions masculines.

Index social: bas (asocial).

Nr	Soz.-wert.	S		P		Sch		C	
		h	s	e	hy	k	p	d	m
1		±	∅	+	0	±	±	-	0
2		+	0	∅	-	0	±	±	∅
3		-	0	-	+	-	-	+	+
4		+	∅	0	-	-	+	±	∅
5		±	±	-	±	∅	0	±	+
6		-	+	-	+	+	+	-	-
7		0	0	-	+	∅	+	-	+
8		-	∅	±	+	-	+	±	∅
9		+	-	0	±	-	-	+	+
10		±	±	0	+	∅	-	±	0
Quan.Sp.Gr.		1		1	1				Σ! 3
Dur		7		7		3		6	23 = 1,2
Moll		4		4		7		4	14
Σ Soz. +		4		2		5		7	18 = 42%
Σ Soz. -		7		9		5		3	24

Arrière-plan. Le contact est irréal (d-m-) et dispersé (d+m+) voire pervers, et laisse suspecter des fluctuations thymiques maniacô-dépressives.

L'ambisexualité est probable (h+s± et alternance des h+s- et des h-s+).

Il existe une tendance à l'exhibition des sentiments caïnesques de révolte et de haine (e-!hy+) qui peuvent s'exprimer de façon brutale dans le passage à l'acte mais qui plus habituellement provoquent une anxiété panique (hy-!).

Le profil du MOI est mal différencié, très conflictuel tendant à l'intégration impossible des tendances bisexuelles (k+p± et alternance des k+p+ et des k-p-, reflet du désir d'être tout à la fois homme et femme).

CONCLUSIONS. La personnalité est hautement conflictuelle, encore mal structurée (ou, peut-être en voie de destruction), en proie à un conflit oedipien aigu.

La défensive est parfois névrotique (refoulement inconstant, zwang) mais les mécanismes de défense primitifs (passage à l'acte, fuite, projection, rétraction autistique-narcissique) prédominent.

La passation du test a eu lieu du 2 au 14/8/69.

LE SZONDI DE JOSE.

Nr	Soz.- Wert.	S		P		Sch		C	
		h	s	e	hy	k	p	d	m
1		0	-!	+	+	-	+	-!	+
2		0	-!!	+	+	-	+	-	+
3		0	-!	+	±	-	+	0	+
4		-	-!	+	±	0	0	-	+
5		-	-	±	+	0	0	-	+
6		0	-	+	±	-	0	-	+
7		0	-!	+	±	-	0	-	+
8		-	-!	+	+	-	+	-	+
9		-	-!	+	+	-	0	0	+
10		0	-!	+	+	-	+	-	+
Σ 0		6	.	.	.	2	5	2	.
Σ ±		.	.	1	4
Tend.Sp.Gr.		6	.	1	4	2	5	2	.
Quan.Sp.Gr.		.	9					1	6
Dur		0		1		3		3	
Moll		19		9		7		14	
Σ Soz. +		4		10		8		10	
Σ Soz. -		15		0		2		7	
Σ!		15		5		20		Σ° 3	
Σ!		16		20		20		Sy°/° 25	
Dur		7		7		7		0/14	
Moll		49		49		49		49	
Soz Index		32		24		24		57%	

Avant-plan. La relation à la mère est du type incestueux (d-m+!). Le refus ou la fuite de la relation érotisée (h-) s'accompagne d'un masochisme franc (s-!) qui pourrait trouver une voie de réalisation dans la sublimation humanitaire. L'affectivité est chaude, mouvementée (e+hy+) laissant suspecter un style de comportement phobique-exhibitionniste (hy++). Le profil du MOI est névrotique, fondé sur le refoulement (k-) des pulsions élationnelles (p+), l'évasion du réel et une tendance à la dépersonnalisation paroxystique (k0p0).

Index sexuel: nette prédominance des réactions féminines.
Index social: trop élevé (névrotique).

Nr	Soz.- wert.	S		P		Sch		C	
		h	s	e	hy	k	p	d	m
1		-!!	0	-	-	+	0	0	+
2		±	0	-	+	+	+	-	+
3		-	0	+	0	+	+	-!	+
4		±	0	-	0	±	+	-	+
5		+	+	0	±	±	-!	+	+
6		-!	-	0	0	+	+	±	+
7		-!	0	-	0	+	+	±	+
8		+	0	-	-	+	-	-	+
9		-	0	-	+	+	+	-!	0
10		+!!	0	-	+	-	-	-	0
Quan.Sp.Gr.		6						1	2
Dur		14		7		6		4	
Moll		2		3		5		8	
Σ Soz. +		8		1		3		10	
Σ Soz. -		8		9		8		2	
Σ!		9		17		18		44%	

Arrière-plan. Même profil du contact incestueux (d-m+). Sexualité très perturbée (passage de h-!! à h+!!). Homosexualité latente probable mais plus sûrement ambisexualité. La révolte caïnesque (e-hy+), impossible à assumer, est génératrice d'anxiété panique ou phobique (e-hy-, e+hy0). Le profil du MOI le plus fréquent est celui de l'inflation narcissique (k+p+) avec, de temps à autre, des bouffées projectives pathogènes engendrant des réactions de fuite (k+p-!).

CONCLUSIONS La personnalité est globalement névrotique, de type hystérique. La solution imparfaite de la problématique oedipienne survient par inversion de l'identification sexuelle et sublimation métatropique* n'excluant pas la menace d'une décompensation aiguë (dépersonnalisation par exemple).

*Métatropisme: tendance pour un homme à exercer une activité féminine et vice versa.

La passation du test a eu lieu du 18 au 29/7/69.

COMPARAISON DES PROFILS DE L'AVANT PLAN.

	ERIC	JOSE
h	-	-
s	+!	-!
e	+	+
hy	-	+
k	- +	-
p	-	+
d	-	-
m	+!	+!
ind.sex.	1,6	0,14
ind.soc.	36%	57%

Nous voyons qu'un même aspect de la problématique oedipienne est commun aux deux sujets (d-m+!).

L'un et l'autre ont une attitude semblable à l'égard de l'autre sexe: ils le refusent (h-), du moins dans la perspective d'une relation amoureuse personnalisée.

Mais si José accepte sa castration et l'assume dans une large mesure au travers de sa vocation d'artiste maudit (s-!!, index sexuel 0,14), Eric la refuse énergiquement et laisse paraître une agressivité farouche témoignant du désir exacerbé de se réaliser dans la supervirilité (s+!, index sexuel 1,6).

Résigné, José s'exhibe (hy+); révolté et anxieux, Eric se cache (hy-).

Les profils du MOI divergent considérablement.

José parvient à refouler ses désirs de possession incestueuse et à les sublimer par le truchement de l'art (k-p+). IL accède dans l'imaginaire à la réalisation imparfaite mais relativement satisfaisante d'un désir métamorphosé. Rien de pareil chez Eric. Le refoulement est inefficace. La projection (p-) prédomine. Ce n'est pas lui qui..., c'est l'autre: sa mère veut le posséder, l'inverti, c'est son père. D'où le danger de régression narcissique (k+) dans la tour d'ivoire autistique quand la marée de l'angoisse le submerge (e0hy-k+p-).

Ainsi, José (index social 57%) réussit mieux qu'Eric (index social 36%) l'adaptation au milieu.

CATAMNESES

ERIC.

Nous avons laissé Eric au moment où il sort de clinique, à la fin du mois d'octobre 69. Nous-même avons quitté le service un mois plus tôt, si bien qu'il avait été confié à un autre psychiatre. La fin de son séjour fut, avons-nous dit, sans histoire. Eric ne retourna pas à Mons chez ses parents mais à Nivelles chez sa grand mère. Il avait exprimé le désir d'entreprendre des études de dessin à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles. Le trajet de Nivelles à Bruxelles est court. C'est la raison que les parents donnèrent de l'exil nivellois.

Eric fut bien inscrit à l'Académie mais il n'y mit jamais les pieds.

Il passait toutes ses journées au lit et ne quittait sa chambre qu'à l'heure des repas. L'entente avec ses parents était bonne, c'est à dire qu'il ne leur parlait pas, ne récriminait pas sur la qualité de la nourriture et ne cassait plus la vaisselle. Bien qu'on lui eût aménagé dans une mansarde un atelier de peinture richement achalandé, il ne reprit jamais le pinceau.

À la fin du mois de novembre, nous lui rendîmes visite à Nivelles, afin de photographier ses toiles. Eric se montra poli mais surtout inquiet de savoir à quoi pourraient bien servir ces photos. Il était à la fois fier et irrité de l'intérêt que nous portions à ses oeuvres.

Ce soir-là, la mère d'Eric nous téléphona pour nous apprendre qu'il délirait de nouveau et qu'il menaçait encore une fois de tout casser. Après notre départ de Nivelles, il avait pris le train pour Mons. C'est au cours de ce voyage que l'obsession d'être poursuivi par des homosexuels l'avait repris. Ainsi donc, notre visite avait remis le feu aux poudres malgré la couverture neuroleptique.

Le mois de décembre ne nous laissa pas de repos. Chaque soir, le téléphone sonnait pour nous annoncer qu'Eric allait de mal en pis. Il menaçait tantôt de se suicider, tantôt d'exercer des représailles terribles à l'endroit de ses parents si ceux-ci s'avisaient de le "renvoyer chez les fous". Plusieurs fois, nous proposâmes aux parents de l'hospitaliser dans un établissement semi-fermé mais ils reculèrent devant cette décision. Jusqu'au jour où Eric s'en revint spontanément à Liège. Il se rendit chez le médecin qui nous avait succédé et lui demanda de l'héberger. Notre confrère, en présence du jeune homme qui soutenait mordicus que des homosexuels l'avaient suivi depuis Mons, fit appel à nous. Il fut décidé qu'Eric

serait admis dans l'heure à la clinique psychiatrique de Glain où nous fonctionnions alors comme interne. Les parents immédiatement tenus au courant acceptèrent le fait accompli. Eric fut donc bel et bien enfermé entre les hauts murs d'un hôpital psychiatrique traditionnel, avec cellules et petites soeurs des pauvres.

Notre intention était de le soumettre à une cure neuroleptique majeure pendant un temps prolongé. Malheureusement, la substitution de l'haloperidol au majeptil et l'accroissement rapide des doses ne fut d'aucun effet.

Deux jours après l'entrée, Eric avait déjà repéré une bonne dizaine d'homosexuels parmi les pensionnaires de la salle commune où il séjournait, et, très vite, il fut persuadé que tous l'étaient. Nous ne faisons pas exception, pas plus que le professeur B., qui fut considéré par Eric comme le chef de la Bande.

Il faut toutefois insister sur le fait qu'Eric restait parfois relativement capable de critiquer ses "idées"; aussi n'était-il pas toujours facile de faire le départ entre le délire franc et l'idée fixe obsédante.

L'évolution se poursuivit dans le sens d'une montée rapide de l'angoisse, de la même façon que trois mois plus tôt. Mais cette fois, les neuroleptiques n'étaient apparemment d'aucun secours.

D'autre part, le fait nouveau était qu'Eric exprimait maintenant de la façon la plus directe son obsession d'être violé par nous. Il fut soumis à un traitement sismothérapique cependant que nous l'encourageons à se libérer de ses fantasmes en les verbalisant au maximum.

Le séjour d'Eric se termina comme il avait commencé. A la fin du mois de janvier, il fit une fugue et retourna à Mons.

Le téléphone se remit à sonner mais cette fois, contre toute attente, les nouvelles furent bonnes et le restèrent.

Eric n'était plus angoissé; il pouvait à nouveau déambuler dans les rues sans se retourner tous les dix pas et même, à la surprise générale, il était retourné à l'école de sa propre initiative. Enfin, en manière d'apothéose, il s'était assis devant son chevalet. Ses parents lui offrirent la moto qu'ils avaient achetée pour se faire pardonner leur démission devant les psychiatres. Ils purent ainsi attribuer la guérison de leur fils à la joie frénétique qu'il manifesta en enfourchant ce mirifique engin.

Au mois de mai Eric nous a raconté qu'il faisait chaque nuit le même cauchemard: le professeur B., entrant seul dans sa chambre et s'avançait vers son lit; à ce moment il se réveillait en proie à une grande frayeur.

JOSE.

En cette fin d'année 69, José a le vent en poupe. Bien qu'il n'ait rien vendu, les toiles exposées à Spa ont fait l'objet de commentaires élogieux dans la presse locale. Trois autres expositions sont prévues, à Liège, Verviers et Spa aux alentours de mai 70.

Cependant, quelques nuages sombres s'accumulent dans son ciel. Il y a d'abord et toujours l'éternelle question financière. Il achète beaucoup de matériel et vend très peu. Il hypothèque sa part d'héritage. Au bilan le déficit s'accroît de jour en jour. Sa fiancée, dont le ventre gonfle à belle allure, a de la peine à trouver un emploi. La misère matérielle les ronge lentement mais sûrement. Par ailleurs, la belle-mère a disparu en Espagne et pour longtemps paraît-il. Or son consentement est absolument nécessaire pour la conclusion du mariage, que les futurs époux souhaitent réaliser avant la naissance du bébé. Plus encore que la disette immédiate, cette question préoccupe au plus haut point Monique et José. Toutes leurs conversations se terminent par des invectives lancées à l'adresse de la marâtre.

Malgré tout, la bonne humeur garde le dernier mot.

La production de José s'est considérablement réduite mais il n'a tout de même pas encore abandonné l'outil et, s'il faut l'en croire, il "pense" plus que jamais.

Au mois de mars 70, nous réalisons ensemble un film en couleurs (d'où sont issues les photos) sur l'ensemble de son oeuvre, ce film étant destiné à être présenté en montage sonore à un séminaire consacré à la psychopathologie de l'expression, dans le service du professeur B.. Ce projet tient José en haleine pendant plusieurs semaines. Il se réjouit de voir la "bouillie" des psychiatres occupés à émettre des jugements sentencieux et nécessairement ridicules sur la signification de sa peinture. Secrètement cependant, il cultive de grandes espérances depuis qu'il sait que le professeur B.. collectionne les tableaux, des maîtres grands et petits.

Vient le jour de la présentation du film. Plus de José.

Il avait bel et bien disparu et pour longtemps. Le film fut donc présenté sans lui.

La suite tient en quelques mots: José a épousé Monique et il habite Spa...chez sa mère. A qui veut l'entendre, il raconte que nous sommes un charognard et que nous l'avons dépouillé de son oeuvre pour la dénaturer. Il paraît qu'il a grossi, qu'il porte des chemises blanches et qu'il a l'air heureux.

EPILOGUE

Epilogue et non conclusion car l'histoire d'Eric et de José se poursuivra sans doute à travers d'autres rebondissements. Notre propos est accessoirement diagnostique; il n'est pas tout à fait inutile de répéter -et ce fut le point de départ de cette étude- qu'en matière de psychopathologie comme ailleurs, l'habit ne fait pas toujours le moine.

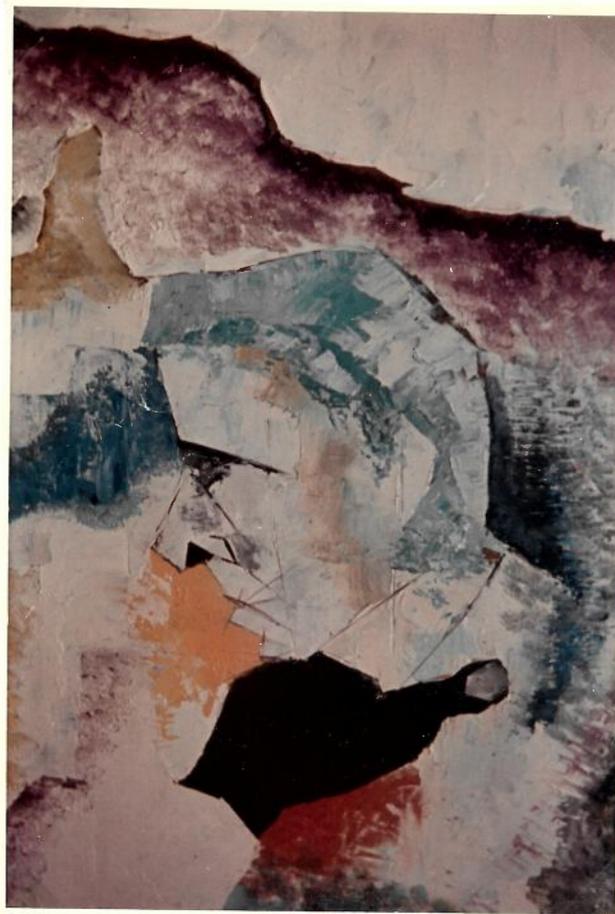
José qui se présentait sous les hardes d'un clochard famélique s'est révélé très vite être un hystérique d'envergure tandis qu'Eric, derrière son masque d'enfant terrible, cachait un noyau psychotique en effervescence. Cette dichotomie nous semble toutefois bien artificielle dans la mesure où le noyau psychotique est incontestablement présent chez José comme sont actives chez Eric les défenses névrotiques.

Eric est empêtré dans un conflit d'identification insoluble. Entre un père minable et une mère passionnément attachée à son rejeton, la marge de liberté est réduite. Il est littéralement aspiré par la mère et, le premier vertige passé, il se laisse happer par le tourbillon. Reste le père, cet empêcheur de danser en rond. Eric nie absolument son identification féminine, que plusieurs indices nous ont révélée. Il projette sur son père le versant féminin, larvaire, chatré de son propre moi, et l'élit comme objet de sa haine meurtrière.

L'intention meurtrière s'exprime crûment sans détour métaphorique. Ce vice de langage qui exclut partiellement le discours d'Eric de l'ordre symbolique comporte assurément une valence psychotique. Le réel revêt les couleurs et les formes du phantasme pour se confondre avec lui. Dans les réponses au Rorschach comme dans ses écrits et surtout dans sa peinture, Eric se trahit à tous les coups. Le mensonge, dont participe peu ou prou toute forme de symbolisme, ne lui est pas accessible.

Ainsi de cet extraordinaire tableau où "la main noire" saisit le père à la gorge. Le portrait est assez ressemblant pour que, la première fois où il nous le montra, nous reconnûmes immédiatement son père, ce qui flatta Eric. Quant à la main, nous ne la vîmes point et la confondîmes avec une volumineuse lavallière, ce qui l'irrita.

(La main noire fait référence dans les phantasmes d'Eric à un vieux film de Pierre Fresnay, "La main du Diable", où il est question d'un peintre dont la main, prothèse gantée de noir, se détachait aisément du moignon.)



Il serait présomptueux de prétendre à posteriori que le premier séjour d'Eric dans un hôpital ouvert au régime fort libéral lui fut totalement bénéfique. Il est cependant indiscutable que la liberté de mouvement laissée au patient a au moins permis de préciser les lignes de façade de sa personnalité à la faveur d'un transfert particulièrement intense et des retombées qui ont suivi. Que nous ayons été pendant un temps l'objet d'élection des désirs homosexuels d'Eric et qu'il s'en soit débarrassé par leur projection sur des persécuteurs anonymes d'abord et sur nous-même enfin, c'est un fait dont on ne peut douter.

Aussi présomptueuse serait la prétention de croire que la liquidation du transfert—si liquidation il y a jamais eu—l'a guéri. Mais on peut légitimement penser que la psychose d'Eric n'a pas manqué de pouvoir salvateur, dans la mesure où la crise récente s'est finalement soldée par une sédation de l'angoisse et une normalisation du comportement.

Quant au refoulement dans l'inconscient des phantasmes de viol homosexuel, refoulement authentifié par le rêve du professeur B., la chose est presque trop belle. Une telle évolution nous autorise cependant à penser que la défensive névrotique était restée intacte et susceptible de fonctionner le cas échéant. Le test de Szondi qui est censé faire la part des différents éléments constitutifs du Moi se révèle ici un instrument d'exploration précieux.

Quant à savoir ce qui de l'électro-choc, de l'haloperidol ou de la psychothérapie, fut le plus efficace et permit au refoulement de jouer, chacun est libre de choisir la réponse qui s'accorde le mieux avec ses préjugés.

L'histoire de José s'inscrit tout entière dans le cadre d'une relation sado-masochiste à sa marâtre. De révolte en soumission, les péripéties de son existence le ramèneront sans doute toujours à Canossa. L'élément original est ici que l'interdit de l'inceste n'existe pas vraiment. La mère de José n'est mère que par l'article de la loi et par la faiblesse d'un père pâle et désuet, aujourd'hui disparu. Cette mère abusive a possédé son beau-fils de maîtresse façon et quoi qu'il en dise, il est flagrant qu'il ne s'en peut dépêtrer.

Que José s'identifie à sa mère au point de confondre son visage avec le sien, de reproduire les traits de l'autre quand il croit de bonne foi faire son auto-portrait, c'est ici que la réalité dépasse la fiction. Le fait est cependant incontestable. Dans ce tableau bourré de signes, la valse des interprétations pourrait ne jamais s'arrêter. L'oeuf, la fente ogivale, l'épine, l'or, le feu, l'échelle, la colombe, le lac souterrain, les glacis, la lumière dans la nuit, les yeux partout présents, injecté, crevé, écarquillé, fermé, éborgné, le sein en érection et le sein suturé, l'anneau d'or, le bras tordu, la tête dévissée, autant d'ima-



ges impossibles où le commentateur risque de se projeter davantage que l'auteur. Nous avons souligné en évoquant le contenu des réponses du Rorschach la même foisonnante richesse symbolique défiant toute tentative de schématisation. L'hypothèse d'une structure borderline pourrait se défendre ici si ce concept ne souffrait pas d'être un peu le caput mortuum d'une nosologie branlante.

Reste cette éclatante transparence de l'inconscient qui fait l'artiste véritable.

Si nous devons situer à quelque niveau la différence qui sépare Eric de José dans leur mode d'expression—à travers les mots, les formes picturales, le comportement et les symptômes—ce serait au plan de la capacité de symbolisation. Il est évident que José dispose ici d'un clavier plus vaste qu'Eric, lequel ne connaît entre deux points que le plus court chemin, la ligne directe.

L'évolution différente de la relation transférentielle est éclairante à ce propos. Nous avons vu que chacun avait rompu la relation en accusant son thérapeute d'intentions malveillantes. Si la projection jouait à plein dans les deux cas, le style différerait sensiblement. Chez Eric, la projection du désir homosexuel sur d'anonymes persécuteurs puis sur nous-même se fit par une transposition simple, sans aucun travestissement métaphorique.

Chez José, le langage, plus complexe, nécessite un décodage. Nous avons de bonnes raisons de croire qu'il a rompu la relation pour la même raison qu'Eric, si ce fut d'une autre manière. C'est ici le moment de se rappeler que sa liaison avec Monique s'est nouée à une époque où notre relation avec lui participait plus du modèle actor-manager que du couple médecin-malade. Son intérêt subit pour une femme peu engageante, acariâtre et pour tout dire invivable nous étonna assez. Notre interprétation très simpliste fut que José avait retrouvé là un ersatz de sa mère, fort ressemblant sur le plan caractériel.

A la lumière des événements qui ont suivi, il est plus vraisemblable que ce comportement procédait d'une négation des désirs homosexuels et correspondait à une conduite défensive. Monique faisait partie du petit lot de nos patientes; cet élément n'est peut-être pas étranger au fait que José l'élût parmi d'autres. Plus tard, comme nous avons vu, José nous fuira réellement en nous attribuant des visées persécutrices.

En définitive, Eric et José auront vécu à notre endroit une forme analogue de relation transférentielle fondée sur la négation de leurs désirs homosexuels latents. Ils s'en sont défendu par le biais de la projection paranôïaque et seul leur style fut différent.

Si "le style, c'est l'homme", les subtiles nuances du névrotique et du psychotique sont aussi affaire de style.

Liège, le 30 juin 70.
